



**HAL**  
open science

# Horapollon : un hiéroglyphe encore à déchiffrer ou La question horapollinienne

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Horapollon : un hiéroglyphe encore à déchiffrer ou La question horapollinienne. Jean-Luc Fournet. Les Hieroglyphica d'Horapollon de l'Égypte antique à l'Europe moderne. Histoire, fiction et réappropriation., 2, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, pp.87-109, 2021, Studia Papyrologica et Aegyptiaca Parisina, 978-2-916716-79-4. hal-03559686

**HAL Id: hal-03559686**

**<https://hal.science/hal-03559686>**

Submitted on 4 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

STUDIA PAPHYROLOGICA  
ET AEGYPTIACA PARISINA

---

2

---

Les *Hieroglyphica* d'Horapollon  
de l'Égypte antique  
à l'Europe moderne

histoire, fiction et réappropriation

sous la direction de Jean-Luc Fournet

*Ouvrage publié avec le concours  
du Collège de France*

---

Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance  
52, rue du Cardinal-Lemoine – 75005 Paris

2021

# HORAPOLLON : UN HIÉROGLYPHE ENCORE À DÉCHIFFRER OU LA QUESTION HORAPOLLINIENNE

Jean-Luc FOURNET  
*Collège de France*

---

## Résumé

Cette contribution est consacrée à la question horapollinienne : qui est censé être Horapollon et peut-il être l'auteur du traité sur les hiéroglyphes égyptiens qui nous est parvenu sous son nom ? Des arguments s'appuyant sur une analyse serrée du texte et sur le contexte culturel présumé de ce traité sont développés en faveur d'une pseudépigraphie des *Hieroglyphica*. L'auteur, sans nul doute postérieur au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, ne s'est pas moins appuyé sur une source ancienne de qualité, qui pourrait bien être les *Hieroglyphica* du philosophe et grammairien alexandrin Chérémon (1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.).

## Abstract

This paper reviews the Horapollinian question: who is Horapollo supposed to be and can he be the author of the treatise on Egyptian hieroglyphics that has come down to us under his name? Arguments based on a close analysis of the text and on the alleged cultural context of this treatise are developed in support of its pseudepigraphy. The author, to be dated undoubtedly to after the 5th century, relied on a high-quality ancient source, which could be the *Hieroglyphica* of 1st-century AD Alexandrian philosopher and grammarian, Chaeremon.

Les *Hieroglyphica* comme leur auteur n'ont pas manqué, depuis la redécouverte du manuscrit en 1419 et son *editio princeps* en 1505<sup>1</sup>, de susciter de nombreuses interrogations, qui ont donné lieu à leur tour à de tout aussi nombreuses hypothèses. La « question horapollinienne », tout en étant le reflet de la philologie post-médiévale et de ses progrès à la faveur, notamment, du développement de l'égyptologie, est loin d'être réglée, malgré certains consensus auxquels ont abouti les études et éditions qui se sont succédé depuis la première édition moderne, celle de Francesco Sbordone, en 1940. Tout en récapitulant l'état de la question, je ferai part de mes doutes et essaierai d'apporter peut-être quelques réponses, avant qu'une étude systématique de cette œuvre et une édition qui en prenne en compte toutes les facettes ne voient enfin le jour.

1. Cf. introduction, p. 1.

## 1. QUI EST HORAPOLLON ?

Le nom Horapollon, qui fusionne le théonyme égyptien Horus et son *interpretatio graeca* Apollon, est singulier<sup>2</sup> et n'apparaît que rarement dans les sources littéraires anciennes. Commençons par rassembler les *testimonia* concernant le ou les personnages qui le portèrent :

- Étienne de Byzance (VI<sup>e</sup> siècle), dans ses *Ethnika*<sup>3</sup>, nous apprend que le philosophe Horapollon était appelé Phénébêthite, c'est-à-dire originaire du village de Phénébêthis – en fait Phénébythis d'après l'orthographe des papyrus<sup>4</sup> – situé dans le nome Panopolite de la province de Thébaidé.
- La *Souda*, ω 159 (X<sup>e</sup> siècle) réserve une entrée au nom *Horapollon* constituée de deux notices qui se suivent<sup>5</sup> :
  - la première est consacrée à Horapollon de Phainébythis (lire Phénébythis), grammairien qui enseigna à Alexandrie puis à Constantinople sous Théodose (soit I<sup>er</sup> : 379-395, soit II : 401-450), auteur d'un ouvrage sur les noms des temples (*Temenika*), d'un commentaire à Sophocle, à Alcée et d'un ouvrage sur Homère<sup>6</sup>.
  - la seconde est consacrée à Horapollon l'Égyptien, ayant vécu sous Zénon (474-491), et elle amalgame deux fragments tirés de la *Vie d'Isidore* du philosophe Damascios racontant l'arrestation et la mise à la question d'Horapollon en même temps qu'un certain Héraïscos, et prédisant la conversion au christianisme d'Horapollon<sup>7</sup>.

La notice de la *Souda*, en mêlant deux sources différentes relatives à deux homonymes ayant vécu à environ deux générations d'intervalle, a créé beaucoup de confusion dans l'historiographie d'Horapollon tant et si bien que les deux ont été longtemps confondus<sup>8</sup>.

2. Malgré GOULET 2000, p. 80. Il se retrouve, sous une forme légèrement différente, seulement une autre fois dans la documentation papyrologique : *P.Bodl.* I 73 (Héracléopolis, 610-641), 10 (Αὐρήλιος Μηγάς/ Ὁραπολλῶ; cf. aussi l. 3) qui donne le génitif court du nom Ὁραπολλῶς. Ce papyrus, publié en 1996, ne pouvait être connu d'O. Masson, dans MASSON & FOURNET 1992, p. 232, qui parle d'*hapax*. Sur cette formation, cf. MASSON & FOURNET 1992, p. 232 (ajouter l'étude de LITINAS 2007 et BENAÏSSA 2009 : Horapollon y est traité respectivement p. 103 et 74). Eustathe, *Comm. Il.* I, p. 689, l. 16-19, consacre quelques lignes au nom Horapollon, faisant allusion à un des deux Horapollon dont il sera question plus loin : οὐκ ἀπέοικε δὲ τῶν τοιούτων οὐδὲ ὁ Ὁραπόλλων, ἀνὴρ λόγιος, οὗ ἡ σύνθεσις ἐκ τοῦ Ὁρος καὶ Ἀπόλλων, ἃ καὶ ἄμφο ἐπιθέτα εἰσι Φοίβου. συμφωνεῖ δὲ καὶ τὸ μυθολογεῖν, ὅπερ ἐστὶ μυθεῖσθαι καὶ λέγειν· ἤδη δὲ καὶ τὸ λογολεσχεῖν, λόγος γάρ τις καὶ ἡ λέσχη ἐστί.

3. Φ 49 éd. BILLERBECK & NEUMANN-HARTMANN 2017 : Φενέβηθις· πόλις Αἰγύπτου. τὸ ἐθνικὸν τῷ συνήθει χαρακτηριστῆρι {καὶ} Φενεβηθίτης. οὕτως γὰρ Ὁραπόλλων ὁ φιλόσοφος (*FGrHist* III C, 630, T 2) ἐχρημάτιζεν (= 662, 1-3 éd. MEINECKE) = Damascios, *Vie d'Isidore*, éd. ATHANASSIADI 1999, Fr. 120 A.

4. CALDERINI 1935-1987, vol. 5, s. u. Φενεβῦθις, p. 67.

5. = *FGrHist* III C, 630, T 1.

6. *Souda*, ω 159, p. 615, 1-6 éd. Adler : Ὁραπόλλων, Φαινεβῦθειας, κόμης τοῦ Πανοπολίτου νομοῦ, γραμματικός, διδάξας ἐν Ἀλεξανδρείᾳ καὶ ἐν Αἰγύπτῳ, εἶτα ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐπὶ Θεοδοσίου. ἔγραψε Τεμενικά, ὑπόμνημα Σοφοκλέους, Ἀλκαίου, εἰς Ὀμηρον. λαμπρὸς μὲν ἐπὶ τῇ τέχνῃ ἄνθρωπος καὶ τῶν πάλαι λογιωτάτων γραμματικῶν οὐδέν τι μείον κλέος ἀπενεγκάμενος.

7. *Souda*, ω 159, p. 615, 6-19 éd. Adler (= Damascios, *Vie d'Isidore*, Fr. 314 éd. ZINTZEN 1967 = Fr. 117 B éd. ATHANASSIADI 1999 + 317 éd. ZINTZEN 1967 = Fr. 120 B éd. ATHANASSIADI 1999) : Αἰγύπτιος, ἐπὶ Ζήνωνος βασιλείας. ζητῶν δὲ ὁ Νικομήδης τὸν Ἀρποκρᾶν ἦν καὶ μὴ εὐρίσκων αὐτόν. ὁ δὲ Ἰσίδωρος ὁ φιλόσοφος τοῦτο μαθὼν πέμπει διὰ γραμμάτων δηλούντων τοὺς ἐπιόντας. εἶλω δὲ ὁ γραμματιφόρος καὶ ὠμολόγει τὸν πέμψαντα· καὶ τὸν Ὁραπόλλωνα καὶ τὸν Ἡραίσκον αἰροῦσι καὶ νεύροις ἀνακρεμάσαντες ἀπὸ τῆς χειρὸς ἐκάτερον ἀπήτουν τὸν Ἀρποκρᾶν καὶ Ἰσίδωρον. ὁ δὲ Ὁραπόλλων οὐκ ἦν τὸ ἦθος φιλόσοφος, ἀλλὰ τι καὶ ἐν βυθῷ τῆς περὶ θεοῦ δόξης ὧν ἦδει ἀποκρυπτόμενος. ὁ γὰρ Ἡραίσκος προεῖπεν ὡς αὐτομολήσει πρὸς ἑτέρους, καὶ καταπροήσεται τοὺς πατρίους νόμους ὁ Ὁραπόλλων· ὃ καὶ συνέβη γενέσθαι. ἀπ' οὐδεμιᾶς γὰρ ἀναγκαίας τύχης εἶναι δοκούσης αὐθαίρετον εἴλετο τὴν μεταβολήν, ἔτι ἐπὶ ἐλπίσιν ἴσως ἀπλήστου τινὸς ἐπιθυμίας. οὐ γὰρ ἄλλο τί ἐστί προχειρίσασθαι ῥαδίως εἰς ἀπολογία τῆς μεταστάσεως. ὡς ἔοικε, Χριστιανὸς ἐγεγόνει.

8. Cf. les références rassemblées par KASTER 1988, p. 295.

Ces deux personnages, nécessairement différents du fait des données chronologiques livrées par chacune des notices, font l'objet de traitements distincts par deux autres sources :

- Photios, *Bibliotheca*, codex 279, 536a<sup>9</sup> dit avoir lu, à la fin d'un manuscrit des *Chrestomathies* d'Helladios, les *Patria d'Alexandrie* du grammairien Horapollon, qui est l'auteur, ajoute-t-il, de drames en vers<sup>10</sup>. Il s'agit très probablement de l'Horapollon de Phénébythis de la première partie de la notice de la *Souda*<sup>11</sup>.
- Zacharie le Scholastique, dans sa *Vie de Sévère*, rédigée en grec soit entre 512 et 518, soit au début des années 520 et parvenue uniquement dans une version syriaque<sup>12</sup>, est, malgré la circonspection dont il faut faire preuve en l'utilisant<sup>13</sup>, la source la plus complète concernant le second Horapollon puisque les événements auxquels il prend part se placent sous l'épiscopat de Pierre Monge (482-490), et plus particulièrement en 485-486. Il y est présenté comme un illustre professeur de grammaire à Alexandrie<sup>14</sup>, faisant partie d'un cercle de païens très virulents (Héraïskos, Ammônios, Isidore, Asclépiodote) et tenant une école<sup>15</sup> dont les élèves en décousaient souvent avec les chrétiens fréquentant les cours des autres professeurs alexandrins<sup>16</sup>.

9. = *FGrHist* III C, 630, T 3.

10. Ἔτι δὲ καὶ Ὡραπόλλωνος γραμματικοῦ περὶ τῶν πατρίων Ἀλεξανδρείας συντίθησι δὲ καὶ αὐτὸς δράματα τῷ ὁμοίῳ τύπῳ. Pour l'interprétation de la dernière phrase, cf. GOULET 2000, p. 806 que je trouve excessivement prudent. Il me semble que la remarque concerne bien Horapollon (cf. FOURNET 2003, p. 535, n. 39). Sur le contexte chronologique des auteurs cités dans le codex 279 de Photios, cf. HAMMERSTAEDT 1997.

11. Cf. CAPRARA 1998, p. 20-21 et FOURNET 2003, p. 535, n. 60 malgré les auteurs cités *ibid.*

12. Éditée par KUGENER 1904 (avec traduction française). Voir BROCK & FITZGERALD 2013 pour une traduction anglaise annotée (p. 34-100) et une présentation générale de l'œuvre (p. 15-23). Cf. WATTS 2005, p. 461-463 pour la date.

13. Voir en dernier lieu GASCOU 2020 (avec bibliographie antérieure) sur l'histoire de Paralios, digression à l'occasion de laquelle Zacharie évoque Horapollon et son milieu. Mais quelque « frauduleux » que soit le « dessin d'ensemble » – je réutilise là une expression de J. Gascou, p. 73 –, il ne me semble pas qu'il faille suspecter les grandes lignes de ce que Zacharie nous dit d'Horapollon. Celui-ci n'intervient que comme personnage secondaire ; il fait partie de la toile de fond qui, comme souvent dans les écrits de nature hagiographique, est faite d'éléments véridiques donnant à l'histoire principale une couleur d'authenticité. Autrement dit, ce n'est pas parce que le propos central (l'histoire de la conversion au christianisme du païen Paralios formant une sorte de parabole dissimulée des errances confessionnelles de Sévère d'Antioche) est suspect d'idéologie que l'on doit soupçonner systématiquement ce qui nous est dit de la vie universitaire d'Alexandrie et de ses protagonistes. D'ailleurs, Damascios – qu'on ne peut suspecter des mêmes intentions idéologiques que Zacharie ! – offre, dans sa *Vie d'Isidore*, un portrait d'Horapollon et de son contexte professionnel qui est à l'unisson de celui de Zacharie, même s'il est difficile d'en juger dans les détails du fait de l'état fragmentaire dans lequel cette œuvre nous est parvenue.

14. Éd. KUGENER 1904, p. 14 : « Peu après se produisirent les événements relatifs à Paralios et à Horapollon le grammairien » ; p. 15 : « Paralios, après avoir été élevé en païen dans son pays par ses deux autres frères, partit pour Alexandrie dans le désir d'apprendre la grammaire (...). Il vint donc auprès du grammairien Horapollon. Celui-ci connaissait d'une façon remarquable son art et son enseignement était digne d'éloge ; mais il était de religion païenne, et plein d'admiration pour les démons et la magie. Dans le commerce d'Horapollon, le paganisme de Paralios s'accroissait davantage : il s'attachait, en effet, à offrir avec son maître des sacrifices aux idoles ». Une phrase un peu plus loin, p. 16, pourrait donner l'impression qu'Horapollon était aussi compté au nombre des philosophes : « Il persuada à Paralios de soumettre des doutes de ce genre à Horapollon, Héraïskos, Asklépiodotos, Ammonios, Isidore, et aux autres philosophes qui étaient auprès d'eux » ; mais sa formulation est ambiguë. Cf. aussi ci-dessous, n. 16.

15. *Ibid.*, p. 20 : « l'école (σχολή) d'Horapollon ». Sur ce qu'il faut entendre par ce terme, cf. FOURNET 2017, p. 32-33. Une scholie tardive donne Timothée de Gaza (MARTINDALE 1980, s. n. Timotheus 3 [fin v<sup>e</sup>/début vi<sup>e</sup> siècle]) comme disciple d'Horapollon : cf. REITZENSTEIN 1897, p. 296. ATHANASSIADI 1999, p. 20-21, fait d'Horapollon le maître de Damascios (voir cependant les réserves de GOULET 2000, p. 808).

16. *Ibid.*, p. 23 : « Les élèves d'Horapollon, qui étaient livrés à la folie des païens, ne purent pas supporter les sarcasmes et les reproches de Paralios. Aussi tombèrent-ils sur lui dans l'école même où ils

La dernière des sources est d'un genre un peu particulier ; il s'agit d'un document sur papyrus appartenant aux archives de Dioscore d'Aphrodité, [*supra* p. 5, fig. 2]. Sa publication en 1914 a donné lieu, de la part de son éditeur, à une étude magistrale qui a considérablement fait progresser la question horapollinienne<sup>17</sup>. Elle est pourtant restée ignorée de Francesco Sbordone, qui a donné la meilleure édition moderne d'Horapollon, ou, après lui, de Jürgen Osing dans son article consacré à Horapollon du *Lexikon der Ägyptologie*<sup>18</sup>. Il s'agit d'une pétition datant du règne d'Anastase (491-518)<sup>19</sup>, adressée à un fonctionnaire local par Horapollon lui-même, qui se présente dans sa souscription comme « Flavius Horapollon fils d'Asklepiadès, philosophe »<sup>20</sup>. Le prescrit nous apprend qu'il était clarissime (ce qui explique son gentilice Flavius) et propriétaire à Phénébythis<sup>21</sup>. Quoique nous présentant le personnage par le « petit bout de la lorgnette » d'un litige privé (Horapollon tente de contrer les démarches judiciaires de son épouse et cousine qui a quitté le domicile conjugal et cherche à s'approprier tous ses biens), cette pétition évoque en passant sa famille, sa position et sa carrière avec précision et pittoresque. Ainsi col. I, 12-16<sup>22</sup> :

« De fait, s'il n'était blâmable de se louer soi-même, [je pourrais me vanter d'avoir acquis depuis longtemps une certaine réputation parmi] ceux qui habitent la grande ville d'Alexandrie. Fréquentant assidûment les *Académies* du lieu, j'ai toujours conservé [l'honnêteté de mes mœurs ; exerçant avec zèle] mes dons naturels pour les belles-lettres, j'offrais à qui le recherchait l'enseignement philosophique. Mes pères et mes aïeux [m'avaient transmis cette vocation ; j'eus pour maître] feu mon père Asklépiadès qui est maintenant parmi les saints, et qui avait consacré tout l'effort de sa vie à

étudiaient. Ils avaient attendu le moment où peu de chrétiens étaient présents et où Horapollon s'était éloigné. C'était le sixième jour de la semaine, qu'on appelle vendredi, pendant lequel tous les autres professeurs, pour ainsi dire, avaient l'habitude d'enseigner et d'expliquer chez eux. Paralios fut roué de coups ; il en eut la tête toute meurtrie et tout son corps fut en quelque sorte couvert de blessures. Après avoir réussi, mais avec peine, à échapper en partie à leurs mains (il était de constitution robuste), il chercha un refuge et du secours chez les chrétiens, tandis qu'une foule de païens l'entouraient et lui donnaient des coups de pied. Or, nous étions présents en ce moment, ayant cours de philosophie. Les philosophes ainsi qu'Horapollon avaient en effet l'habitude d'enseigner le vendredi dans l'école habituelle » ; p. 32 : « Tout le peuple d'Alexandrie, à l'heure de la célébration de l'office, faisait entendre des milliers d'imprécations contre Horapollon, et il criait qu'on ne l'appelât plus *Horapollon* mais *Psychapollon*, c'est-à-dire "qui perd les âmes" ».

17. MASPERO 1914. Le texte grec seul et ses notes ont été réimprimés dans MASPERO 1916 (= *P.Cair. Masp.* III 67295). Voir aussi CFFI. 2\*, n° 19.

18. OSING 1977.

19. Cf. col. II, 15-17 : ὀρκίζ[ω] ὑμ[ὰ]ς κατὰ τοῦ παντοκράτορος θε(εο)ῦ καὶ τῆς θείας καὶ [ο]ὑρανίας ν[ί]κης τοῦ τὰ πάντα νικῶντος δε[ε]σπότητος τῆ[ς] οἰκο[υ]μένης Φλαυίου Ἀναστασίου τοῦ αἰωνίου ἀγού[σ]-του αὐτοκ[ρά]τορος. La pétition n'a pas de date, mais son éditeur (MASPERO 1914, p. 190) propose de la placer au début du règne d'Anastase (c. 491-493).

20. Cf. col. II, 24 : Φλ(άνιος) Ὁραπόλλων Ἀσκληπιάδου φι[λ]όσοφος. Voir la fig. 2, ci-dessus p. 5.

21. Cf. col. I, 1 : παρ' ἐμο(ῦ) Ὁραπόλλωνος Ἀσκληπιάδου, τοῦ λαμπροτάτου κ[(αὶ) ἔλλογ]μ(ωτάτου) φιλοσό[φου], κεκτημ(ένου) ἐν Φεγεβύθει.

22. Ἐμοὶ μὲν γάρ, εἰ μὴ ἐπίψογον τό τινα ἑαυτὸν ἐπαινεῖν, [δόξα οὐ μετρία πρὸ πολλοῦ ὑπάρχει μετὰ τ] οὐς κ[ατ]ὰ τὴν Ἀλεξάνδρου μεγάλην πόλιν οἰκοῦντα[ς, ἄγων] γὰρ σχολὴν περὶ τὰς ἐκε[ῖσε] ἀκαδη[μί]-ας αἰεὶ π[ο]τε ἐφύλαττον | τὴν εὐζωίαν, καὶ σπουδαίως ἐπασκήσας τὴν ἐν[ο]υθ[ε]σίαν μοι[τ]ι δ[ύ]ναμιν τὸν λόγον τὴν φιλόσοφον ἐπε[ύ]θυ[νον] τοῖς βουλομένοις πα[ι]δεῖαν· τούτο ἐκ πατέρων κ(αὶ) προγόνων | [ἐ]μφυτον ἔχων, ὡς διδασκάλω χρησάμενος τῷ ---] τοί[ς] τρισμακαριωτάτω μου πατρὶ Ἀσκληπιάδῃ, [τ]ῷ [πο]νήσαντι τὸν πάντα αὐτοῦ βίον τοῖς Μουσειοῖς, νέους κατὰ τὴν | [παλαιὰν διδάξαντι παιδεῖαν ---] [σ]ανασογ[ε]... στη, κατὰ τὴν αὐτῆ[ν] πόλιν τὸν ἴσον τρι[δ]ῶν ἐσπούδασον φυλάττειν, ἀλλὰ ἢ ἐπι<εῖ>κεια κ(αὶ) ἢ περὶ τοὺς λόγους | [εὐ]φ[υ]νία παρὰ τῶν κακῶν οὐδαμῶς τιμῶνται· μ]αρτυρεῖ τούτῳ ἢ κατ' ἐμ[ο]ῦ γὼν [σ]υσκευή, κ(αὶ) ἢ κατὰ τῶ[ν] ἐμῶν πραγμάτων καὶ ἀνθρώπων π[α]ράλογος προσέλευσις. Je suis l'édition de Jean Maspero, conscient néanmoins du caractère parfois arbitraire, et donc sujet à caution, de certaines restitutions. La traduction que je donne est celle de MASPERO 1914.

instruire les jeunes gens dans les *Musées* selon la [tradition des anciens (?). Pour moi, après sa mort (?)], je m'efforçai de conserver dans cette même ville une situation égale à la sienne. Mais l'honnêteté et les [talents] littéraires [ne sont pas un objet de respect pour les méchants] : ce que prouvent bien les machinations tramées contre moi ces jours-ci, et l'étrange agression dirigée contre mes biens et mes gens. »

On a même pensé que, du fait de ses références chrétiennes, cette pétition était postérieure à la conversion d'Horapollon dont nous parle Damascios<sup>23</sup>.

Toutefois il faut avoir à l'esprit que ce papyrus n'est pas un document original mais une copie réalisée plus tard, au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, par un érudit local chrétien qui s'était constitué une anthologie de documents présentant un caractère littéraire<sup>24</sup>; il n'y a cependant pas à douter de l'authenticité du contenu. Cette copie montre en tout cas la réputation qui était encore celle du philosophe Horapollon un demi-siècle plus tard, même dans des milieux parfaitement étrangers au paganisme<sup>25</sup>.

Grâce à ce nouveau document, Jean Maspero a proposé de rattacher les deux Horapollon à la même famille, l'un petit-fils de l'autre et portant son nom comme cela était alors la coutume [fig. 1]. Horapollon l'Ancien (Horapollon I<sup>er</sup>) était grammairien sous Théodose II, tandis qu'Horapollon le Jeune (Horapollon II), ayant vécu sous Zénon, était grammairien et philosophe, un des plus fervents animateurs de l'ultime résistance païenne au christianisme. C'est une solution économique qui rend bien compte des profils intellectuels différents des

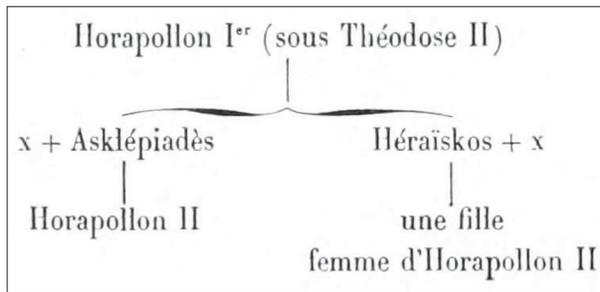


Fig. 1 – L'arbre généalogique d'Horapollon d'après Jean Maspero (*P.Cair.Masp.* III, p. 48).

deux hommes et des époques diverses auxquelles ils ont vécu tout en prenant en considération l'extrême rareté de ce nom qui a fort peu de chance d'avoir été porté par deux personnes de familles différentes<sup>26</sup>. Elle a été depuis lors adoptée, devenant selon les auteurs une forte probabilité ou une vérité indubitable.

Il reste à affronter le problème le plus épineux.

## 2. QUI EST L'AUTEUR DES *HIEROGLYPHICA*?

Maspero propose d'attribuer la paternité des *Hieroglyphica* au second Horapollon<sup>27</sup>. Ses arguments sont *a priori* convaincants : le contenu des *Hieroglyphica* cadre parfaitement avec les convictions païennes affichées d'Horapollon le Jeune, puisque, comme le dit Maspero,

26. Cf. ci-dessus, n. 2.

« l'auteur d'un tel écrit ne peut guère avoir été qu'un païen ». On peut aller plus loin en constatant l'usage du mot θεός « dieu » employé pour le soleil ou la lune, qui, tout au long du texte, affirme (peut-être de façon un peu trop voyante, j'y reviendrai en conclusion) le paganisme de l'auteur<sup>28</sup>. La dimension antiquaire des *Hieroglyphica* correspond par ailleurs à l'intérêt que les *hellènes* (Ἕλληνες) du dernier paganisme ont développé pour l'histoire et la religion des anciens Égyptiens. Le père d'Horapollon le Jeune est ainsi l'auteur d'un ouvrage perdu intitulé Περὶ Αἰγυπτίων ὄγγυίων, qui participait du même esprit en embrassant 30 000 ans d'histoire pharaonique<sup>29</sup>. Même dans les milieux les plus hellénisés, l'affirmation du paganisme passe par un regain d'intérêt pour les traditions locales, en l'occurrence l'Égypte pharaonique avec ses rois, ses dieux, ses cultes et, bien sûr, son écriture<sup>30</sup>. Les hiéroglyphes étant considérés par les Grecs comme une écriture conceptuelle, idéelle, faisant une large place à la théologie, les *Hieroglyphica* seraient donc une dernière révérence faite par un nostalgique du paganisme à la religion et à la philosophie des anciens Égyptiens au moment où celles-ci avaient irrémédiablement disparu en même temps que le clergé qui en maintenait la flamme et perpétuait l'enseignement des anciennes écritures<sup>31</sup>.

Mais si les résultats obtenus par Maspero pour reconstituer la famille des Horapollon paraissent probants, je reste plus dubitatif sur la question de l'attribution des *Hieroglyphica*, qui soulève des problèmes beaucoup plus délicats.

### 2.1. Le silence des sources

Commençons par rappeler que les sources concernant les Horapollon ne font mention d'aucune œuvre sur les hiéroglyphes<sup>32</sup>. La *Souda* cite leurs œuvres probablement les plus représentatives sans jamais faire allusion aux *Hieroglyphica*. Ce silence est troublant quoiqu'il puisse s'agir d'une omission. On a tiré argument d'un passage de la *Vie d'Isidore*

28. *Hier.* I, 11 : ἐν μὲν ἀνατολῇ τοῦ ἡλίου ὄντος, πρὸς δύσιν βλέπουσα, ἐν δύσει δὲ τοῦ θεοῦ ὑπάρχοντος, πρὸς ἀνατολὴν « il regarde vers le couchant quand le dieu se lève et vers le levant quand le dieu se couche » ; 14 : ἐπειδὴ τὸ ζῶον τοῦτο συμπάθειάν τινα πρὸς τὴν τοῦ θεοῦ σύνοδον ἐκτίησαςτο. ὅταν γὰρ ἐν τῷ μέρει τῆς ὥρας ἡ σελήνη συνοδεύουσα ἡλίου ἀφώτιστος γένηται « (...) parce que cet animal entre dans un certain rapport avec la conjonction du dieu : en effet, lorsque la lune, étant entrée en conjonction avec le soleil, (...) » ; 49 : τοῖς γὰρ ἐμπροσθίοις αὐτοῦ σκέλεσιν ἀνορούσσω τὴν γῆν, συστρέφει ἑαυτοῦ τὰς κόρας, ὡσπερὶ ἀγανακτῶν καὶ μὴ βουλόμενος ἰδεῖν τὴν τῆς θεοῦ ἀνατολὴν· τὰ δ' αὐτὰ ποιεῖ καὶ ἐπὶ τοῦ ἡλίου θεοῦ ἀστρου ἀνατολῆς « il creuse le sol de ses pattes de devant et roule ses yeux comme s'il était fâché et ne voulait pas voir le lever de la déesse. Il fait d'ailleurs la même chose au moment du lever de l'astre divin qu'est le soleil ». J'emprunte les traductions, ici et ailleurs, à VAN DE WALLE & VERGOTE 1943 (à quelques ajustements près).

29. *Souda*, η 450 : καὶ συγγραφὴν δὲ ἔγραψεν Αἰγυπτίων ὄγγυίων πράγματα περιέχουσαν οὐκ ἐλαττόνων ἐτῶν ἢ τριῶν μυριάδων, ἀλλὰ πλειόνων ὀλίγων (= *Fr.* 164 éd. ZINTZEN 1967 = *Fr.* 72D éd. ATHANASSIADI 1999).

30. On pourrait croire qu'Horapollon va jusqu'à s'identifier avec les Égyptiens dont il décrit le système d'écriture et de pensée, en utilisant la première personne en *Hier.* II, 9 : cf. ci-après, n. 56. Mais cette subjectivisation du propos est à ce point rarissime dans l'œuvre (exception faite des expressions du type « comme nous l'avons dit plus haut » [*Hier.* I, 40]) qu'on peut être tenté d'y voir une corruption du texte ou un excès de zèle du compilateur tardif auquel le livre II serait redevable (cf. ci-après, § 2.4). Le cas de *Hier.* I, 3 (διότι κατὰ τὴν τούτου τοῦ ἀστρου ἀνατολὴν σημειούμεθα περὶ πάντων τῶν ἐν τῷ ἐνιαυτῷ μελλόντων τελεῖσθαι « comme nous sommes renseignés suivant le lever de cette étoile sur les événements qui doivent s'accomplir pendant l'année, ... ») est plus ambigu.

31. Je rappelle que les derniers textes en hiéroglyphes et en démotique sont des inscriptions de Philae respectivement de 394 et de 452/453, mais que l'usage de ces écritures avait périclité depuis longtemps : cf. FOURNET 2014, p. 600. Sur l'idée que les Grecs de l'Antiquité tardive se sont faite des hiéroglyphes, cf. récemment WILDISH 2018 et WESTERFELD 2019. Pour les sources, voir MARESTAING 1913.

32. Les efforts déployés par Jean Maspero pour attribuer un autre traité sur les hiéroglyphes à Héraïskos (MASPERO 1914, p. 191-192) sont peu convaincants. Ils sont critiqués par CAPRARA 1998, p. 20-22, qui préfère y voir l'œuvre d'Asklépiadès (cf. note suivante).

de Damascios (conservé par Photios) où la valeur symbolique, voire hiéroglyphique, d'animaux est évoquée en liaison, semble-t-il, avec le père d'Horapollon, Asklépiadès, pour appuyer l'attribution traditionnelle des *Hieroglyphica* à Horapollon. Mais un tel rapprochement ne résiste pas à l'analyse<sup>33</sup>. Les seuls *Hieroglyphica* attestés par les sources

33. Photios, *Bibliotheca*, codex 242, 342b-343a (*Fr. Epitoma Photiana* 97-102 éd. ZINTZEN 1967 = *Fr.* 74 éd. ATHANASSIADI 1999) : 97 "Ότι ἡ πάρδαλις ἀεί, φησί, διψῆ, ὁ ἰέραξ οὐδέποτε· διὸ σπανιάκις ὄραται πίνων. 98 Ὁ ἵπποπόταμος ἄδικον ζῶον, ὅθεν καὶ ἐν τοῖς ἱερογλυφικοῖς γράμμασιν ἀδικίαν δηλοῖ· τὸν γὰρ πατέρα ἀποκτείνας βιάζεται τὴν μητέρα. 99 Ὁ σοῦχος δίκαιος· ὄνομα δὲ κροκοδείλου καὶ εἶδος ὁ σοῦχος, οὐ γὰρ ἀδικεῖ ζῶον οὐδέν. 100 Τὰς δώδεκα ὥρας ἡ αἴλουρος διακρίνει, νύκτας καὶ ἡμέρας οὐροῦσα καθ' ἑκάστην ἀεί, δίκην ὀργάνου τινὸς ὀρογνομονοῦσα. Ἀλλὰ καὶ τῆς σελήνης, φησίν, ἀπαριθμεῖται τὰ φῶτα τοῖς οἰκειοῖς γεννήμασι (...). 101 Ὁ κῆβος (ἔστι δὲ πιθήκου εἶδος) ἀποσπερμαίνει κατὰ τὴν σφόδρον ἡλίου καὶ σελήνης. 102 Ὁ ὄρυξ τὸ ζῶον πταρνύμενος ἀνατέλλειν διασημαίνει τὴν Σῶθιν « (97) Le léopard, dit l'auteur, a toujours soif, le faucon jamais ; c'est pourquoi on le voit rarement boire. (98) L'hippopotame est un animal injuste, d'où le fait que, dans les hiéroglyphes, il signifie "injustice", car, après avoir tué son père, il violente sa mère. (99) Le *soukhos* est juste – *soukhos* est le nom d'une espèce de crocodile. Il ne se comporte injustement avec aucun autre animal. (100) Les douze heures sont marquées par la chatte qui, nuit et jour, urine à chaque heure qu'elle marque comme une horloge. Mais elle compte aussi, dit l'auteur, les jours des lunaisons par ses portées (...). (101) Le *kēbos* – c'est une espèce de singe – féconde au moment de la conjonction du soleil et de la lune. (102) L'oryx est un animal qui annonce en éternuant le lever de Sôthis ». Récemment LEAL 2014, p. 41 s'appuie sur cette digression, qui suit immédiatement une évocation d'Asklépiadès, pour conclure : « The majority of the hieroglyphs described by Damascius can be found in the first book of *Hieroglyphica*, with the same meaning. Therefore, there is a correspondence between the supposed original *Hieroglyphica* (of which Damascius would probably have been aware, since he quotes some examples) and the *Hieroglyphica* we possess ». Ce rapprochement, si séduisant soit-il, est criticable. (1) Tout d'abord, rien dans le texte ne garantit que ce passage soit en rapport direct avec Horapollon qui n'est pas cité à cet endroit-là ; il n'est même pas sûr qu'il faille le mettre en liaison avec Asklépiadès (comme le propose CAPRARA 1998, p. 20-22) : les § 95-96 (Ἡ δὲ ἱερά γενεὰ καθ' ἑαυτὴν διέξῃ βίον θεοφιλή καὶ εὐδαίμονα, τὸν τε φιλοσοφοῦντα καὶ τὸν τὰ θεῖα θεραπεύοντα. Ἀνέκαιον ὅσιω πυρὶ τοὺς βωμούς) le séparent de l'évocation d'Asklépiadès si bien qu'il est possible qu'il ne s'y réfère pas – dans cette partie de la notice de Photios comme ailleurs, il est difficile de faire le lien entre les diverses phrases qui sont autant de notes de lecture consignées dans un style télégraphique. (2) De plus, il n'est pas dit que tout ce passage concerne des hiéroglyphes : seul l'hippopotame est présenté comme étant un signe hiéroglyphique ; les autres sont des croyances liées à des animaux. (3) Même si l'on s'obstine à y voir des hiéroglyphes, on ne peut qu'être frappé par les différences qu'il y aurait entre cette prétendue évocation indirecte des *Hieroglyphica* par Damascios (même très altérée par l'épitomisation de Photios) et le traité dont nous disposons : (a) le léopard n'est jamais cité dans le livre I et ses deux occurrences du livre II ne font pas mention de sa perpétuelle soif ; (b) le crocodile n'est jamais cité sous son nom égyptien *soukhos* (qui remonte à Strabon, XVII, 1, 38) et, en outre, il est présenté par Horapollon comme un être « meurtrier, prolifique et colérique » (*Hier.* I, 67 : πολύφρον καὶ πολύτεκνον ... καὶ μαινόμενον), autrement dit sous un jour négatif alors que, chez Damascios, il est dit *dikaios* « juste » ; (c) le chat n'est évoqué qu'incidemment par Horapollon au sujet du scarabée en *Hier.* I, 10, où il dit qu'« on prétend que le chat mâle modifie les prunelles de ses yeux suivant le cours du soleil » alors que, chez Damascios, la chatte est mise en rapport avec la lune ; (d) si le *kēbos* n'est jamais mentionné par Horapollon, le cynocéphale est en revanche mis en liaison, comme le *kēbos* de Damascios, avec la nouvelle lune (*Hier.* I, 14) mais, alors que, d'après Horapollon, celle-ci provoque chez cet animal une phase de dépression (le mâle ne mange plus et la femelle a ses menstruations), elle correspond, chez Damascios, à une période de fécondation ; (e) chez Horapollon (*Hier.* I, 49), l'oryx n'annonce pas le lever de Sôthis mais celui du soleil, non par un éternuement mais en creusant le sol (cf. ci-dessous, n. 75). En plus de ces divergences très fortes, difficiles à justifier pour qui voudrait voir chez Damascios une allusion aux *Hieroglyphica* d'Horapollon, il faut ajouter que les quelques ressemblances entre les deux peuvent s'expliquer par l'existence de traditions antérieures bien attestées : (α) le faucon boit rarement selon Damascios et « ne boit pas de l'eau mais du sang » selon Horapollon (*Hier.* I, 6), ce qui n'est certes pas la même chose, mais qui pourrait s'expliquer par l'idée selon laquelle le faucon tirerait sa nature du sang et de l'air (Porphyre, *De abstinentia* IV, 9 ; cf. Élien, *NA*, X, 14, qui le présente comme ne buvant que du sang) ; (β) l'hippopotame ne respecte pas la justice aussi bien chez Damascios que chez Horapollon (*Hier.* I, 56) selon une tradition, attestée anciennement en grec, qui en fait un animal séthien, donc malfaisant (Plutarque, *Isis et Osiris* 32, 362f ; 50, 371d ; Eusèbe, *Praeparatio evangelica* III, 12, 2).

(en l'occurrence toujours la *Souda*, ι 175 et χ 170) sont ceux de Chérémon, grammairien et philosophe grec du 1<sup>er</sup> siècle<sup>34</sup> – j'y reviendrai plus tard.

## 2.2. Le nom de l'auteur

Le nom et l'origine de l'auteur tels que donnés par les manuscrits des *Hieroglyphica* ne sont pas au-dessus de tout soupçon. Passons sur le fait que, dans quelques manuscrits, le nom est Ὠρου Ἀπόλλωνος qui, alors que la majorité de la tradition manuscrite donne la forme Ὠραπόλλωνος avec l'autre en variante marginale, a été curieusement conservé par F. Sbordone<sup>35</sup>, suivi par les autres éditions modernes<sup>36</sup> à l'exception d'une seule<sup>37</sup>. La bonne forme est évidemment Ὠραπόλλωνος. Les manuscrits l'accompagnent unanimement (quand ils ne l'omettent pas comme B) de l'ethnique Νειλώου. Charles Lenormant avait proposé en 1838 d'y voir l'ethnique de la ville de Neiloupolis, ce qui lui permettait de rejeter l'attribution de ce traité à l'Horapollon de Phénébythis<sup>38</sup>. Il est suivi par Günter Roeder en 1913 et, avec plus d'hésitation, par Felix Jacoby en 1958<sup>39</sup>. Mais l'ethnique connu des diverses Neiloupolis est Νειλοπολίτης. Aussi l'*opinio communis* est-elle désormais que « Νειλῶος, utilisé par Athénée, Lucien, Héliodore ou des lexicographes, n'est à l'évidence qu'une expression littéraire et poétique valant "(du pays) du Nil", donc "Égyptien" » (O. Masson)<sup>40</sup>. Mais, à y regarder de près, cet adjectif, malgré les *auctoritates* avancées par O. Masson, n'est employé en prose que pour la flore ou la faune propres au Nil, jamais comme un ethnique métonymique de l'Égypte appliqué aux humains<sup>41</sup>. En dépit de la mode de l'Antiquité tardive pour les ethniques précieux (mais dans des textes rhétoriques ou poétiques<sup>42</sup>), je doute que, dans un titre censé décliner précisément l'identité de l'auteur, Horapollon ou un copiste de son époque ait pu substituer cet adjectif, relevant d'un usage inhabituel, à l'ethnique attendu (sinon Φεβεβυθίτης, peut-être trop précis pour être compris, du moins Ἀλεξανδρεύς ou plus vaguement Αἰγύπτιος). L'emploi de Νειλῶος me semble témoigner d'une intervention bien postérieure.

## 2.3. La langue originale ?

Le titre n'a pas fini de nous poser problème :

ΙΕΡΟΓΛΥΦΙΚΑ ἃ ἐξήνεγκε μὲν αὐτὸς Αἰγυπτία φωνῇ, μετέφρασε δὲ Φίλιππος εἰς τὴν Ἑλλάδα διάλεκτον

34. Cf. BARZANÒ 1985 ; VAN DER HORST 1987 ; GOULET 1994 ; FOURNET 2014, p. 600-605.

35. SBORDONE 1940.

36. RIGONI & ZANCO 1996 ; THISSEN 2001

37. CREVATIN & TEDESCHI 2002.

38. LENORMANT 1838, p. 3, n. 3 : « Le nom Νειλώου nous paraît désigner la ville de Nilopolis, voisine du nome Héracléotique, dans l'Égypte moyenne ». Il y a en fait plusieurs Neiloupolis : cf. CALDERINI 1935-1987, vol. 3, s. n. Νείλου πόλις, p. 327-329. Pour l'historique de cette interprétation de Lenormant et les autres spéculations sur l'ethnique avant le 19<sup>e</sup> siècle, cf., dans ce volume, J.-M. Mandosio, p. 205-206.

39. ROEDER 1913, col. 2317 ; *FGrHist* III C, 630 « Horapollon (von Phenebythis oder Neilopolis) ».

40. Dans MASSON & FOURNET 1992, p. 234. Cf. déjà MASPERO 1914, p. 193.

41. Dans Galien, *De compositione medicamentorum secundum locos* XII 510, 9-11 éd. KÜHN : νομίζω δὲ καὶ ποταμογείτονα καὶ τὸν Νειλῶον στρατιώτην ἔχειν τι ψυκτικόν, la séquence τὸν Νειλῶον semble une glose de ποταμογείτονα. Dans Himérios, *Or.* LXIX, 9, l'expression Νειλῶος χορὸς entre dans un réseau de noms de fleuves qui justifie son emploi, du reste très rhétorique. Voir cependant Maxime Planude, *Publii Ovidii Nasonis Metamorphoseon libri XV graece versi* I, 927 (éd. ΠΑΡΑΘΗΜΟΠΟΥΛΟΣ & ΤΣΑΒΑΡΕ 2002) : Νῦν δὲ θεὰ περιφανεστάτη τῷ Νειλῶ φήμῳ τιμᾶται ; mais nous sommes à l'époque tardo-byzantine.

42. Ainsi Ρουφίνος Φαρίης « Rufin du Phare » pour « Rufin d'Alexandrie » dans *ΑΠΙ* 35, 2 (Agathias) ou Ἰσιόδωρον (...) Φαρίης ἀπὸ γαίης | καὶ Νείλου γονόντος « Isidore originaire du pays du Phare et du Nil fertile » pour « Isidore, originaire d'Égypte » (*I.Ephesos* IV 1305 [v<sup>e</sup> siècle]).

« *Hieroglyphica*, qu'il (*sc.* Horapollon) a composé lui-même en langue égyptienne et que Philippe a traduit en langue grecque. »

L'expression *langue égyptienne* peut impliquer *a priori* une rédaction en hiéroglyphes, hiératique ou démotique : quoique certains l'aient cru (ainsi Lenormant<sup>43</sup>), la distanciation glossographique nécessaire à ce type de traité tout autant que la disparition de ces écritures au V<sup>e</sup> siècle, qui aurait privé cet ouvrage d'un lectorat, rendent cette hypothèse évidemment impossible. Mais Αἴγυπτία φωνή peut aussi désigner désormais le copte, et d'aucuns ont pensé que l'œuvre avait été écrite dans cette langue<sup>44</sup>. Encore récemment Mariangela Caprara émet l'hypothèse qu'Horapollon ait rédigé, à partir de lexiques égyptiens<sup>45</sup>, un traité en copte, demandant à un de ses disciples de le traduire en grec : ce serait le Philippe du titre<sup>46</sup>. Mais une rédaction en copte n'est pas plus envisageable que dans les autres écritures égyptiennes. Tout d'abord, la version dont nous disposons est truffée d'indices d'une rédaction originale en grec qu'on ne peut attribuer simplement à un interpolateur tardif :

- les meilleurs sont peut-être les jeux de mots comme en *Hier.* I, 17 : ἥλιος δὲ ὁ Ὀρος ἀπὸ τοῦ τῶν ὥρων κρατεῖν « Le soleil est (appelé) Horus parce qu'il a puissance sur les heures (ὥραι, *Horai*) »<sup>47</sup>.
- certaines remarques de nature linguistique vont dans le même sens. Ainsi *Hier.* I, 11 : Ἀθηνᾶν δὲ καὶ Ἥραν, ἐπειδὴ δοκεῖ παρ' Αἴγυπτίοις Ἀθηνᾶ μὲν τὸ ἄνω τοῦ οὐρανοῦ ἡμισφαίριον ἀπειληφέναι, τὸ δὲ κάτω Ἥρα, ὅθεν καὶ ἄτοπον ἡγοῦνται ἀρσενικῶς δηλοῦν τὸν οὐρανόν. θηλυκῶς μέντοι τὴν οὐρανόν, διότι καὶ ἡ γένεσις ἡλίου καὶ σελήνης καὶ τῶν λοιπῶν ἀστέρων ἐν αὐτῷ ἀποτελεῖται, ὅπερ ἐστὶ θηλείας ἔργον « (le vautour signifie) Athéna et Héra, parce que, suivant l'opinion des Égyptiens, Athéna a reçu (en partage) l'hémisphère supérieur du ciel, et Héra l'(hémisphère) inférieur. C'est pourquoi ils estiment absurde de désigner le ciel comme étant masculin, mais (ils le désignent) comme un féminin : "la ciel", parce que la naissance du soleil, de la lune et des autres astres s'accomplit en lui et que c'est là une activité féminine » (quelques lignes plus loin, dans le même chapitre, l'auteur emploiera à dessein le mot féminin οὐρανία pour désigner le ciel). Un tel texte ne peut avoir été pensé et écrit qu'en grec – et certainement pas en copte où les mots désignant le ciel (ΠΕ, ΒΑΙ) sont féminins.
- les citations ou échos d'œuvres grecques confirment une rédaction grecque : si je laisse de côté l'écho homérique de *Hier.* II, 35 (πολέμου στόμα) et la citation homérique

43. LENORMANT 1838, p. 9 : « Enfin, ce livre a dû être écrit en caractères démotiques, pour l'instruction de ceux qui voulaient acquérir la connaissance de l'écriture sacrée ».

44. Ainsi DONADONI 1936 ou LEAL 2014 pour prendre deux auteurs relevant de disciplines différentes. Sbordone 1940, p. xlix, s'est opposé à cette hypothèse. Pour les débats sur ce sujet chez les érudits antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle, cf., dans ce volume, J.-M. Mandosio, p. 207-214.

45. Du genre de ceux étudiés dans ce volume par J. F. Quack.

46. CAPRARA 1998, p. 29.

47. Litt. : « Horus est le soleil ». Voir aussi *Hier.* I, 21 : Νεῖλου δὲ ἀνάβασιν σημαίνοντες, ὃν καλοῦσιν αἰγυπτιστὶ Νοῦν, ἐρμηνευθὲν δὲ σημαίνει νέον « voulant représenter la crue du Nil, qu'ils appellent en égyptien *Noun*, ce qui signifie "nouveau" (*neon*) en traduction (...) » (sur ce passage, cf., dans ce volume, A. Ricciardetto, p. 134-137) ; I, 13 : Θεὸν δὲ ἐγκόσμιον σημαίνοντες, ἢ εἰμαρμένην, ἢ τὸν πέντε ἀριθμόν, ἀστέρων ζωγραφῶσι. θεὸν μὲν, ἐπειδὴ πρόνοια θεοῦ τὴν νίκην προστάσσει, ἢ τῶν ἀστέρων καὶ τοῦ παντὸς κόσμου κίνησις ἐκτελεῖται· δοκεῖ γὰρ αὐτοῖς δίχα θεοῦ μηδὲν ὄλως συνεστάναι « Voulant désigner le dieu de l'univers, ou le destin, ou le nombre 5, ils peignent une étoile : Dieu, parce que la providence divine décerne la victoire, par laquelle s'accomplit le mouvement des astres et du monde entier ; car il leur semble que rien ne peut avoir une existence séparément de Dieu » (il pourrait y avoir un jeu sur νίκη/κίνησις, mais, étant donné l'obscurité du passage, je soupçonne une corruption du texte) ; II, 38 : jeu de mots entre πυρέτειν « avoir de la fièvre » et les os des lionceaux qui, lorsqu'on les frappe les uns contre les autres, font sortir du feu (πῦρ).

de *Hier.* II, 101<sup>48</sup> puisqu'ils proviennent du livre II<sup>49</sup>, je relève, par exemple, un écho d'Artémidore de Daldis qui n'a pas été repéré et qui est assuré par l'identité du contexte (il est question du phénix chez les deux auteurs)<sup>50</sup>.

Mais il est surtout culturellement invraisemblable qu'un païen militant ait eu recours au copte, langue des chrétiens d'Égypte, sans compter que les traductions opérées en Égypte durant l'Antiquité tardive sont toujours du grec au copte (et non en sens inverse). Aussi ne fait-il pas l'ombre d'un doute que la prétendue traduction de Philippe n'est qu'une fiction littéraire, qui s'inscrit dans une tradition d'autant plus forte qu'on a affaire à des écrits à caractère religieux ou magique auxquels une rédaction dans une langue tenue pour sacrée (ce que sont les *hiéroglyphes*) ou qui en dérive confère une aura et une efficacité supérieures<sup>51</sup>.

#### 2.4. Philippe et le livre II

Si l'on devait renoncer à voir dans Philippe le traducteur du traité, on n'en a pas moins cherché à lui faire jouer un rôle dans l'élaboration de la version dont nous disposons. Pour ce faire, on lui attribue la courte introduction du livre II :

Διὰ δὲ τῆς δευτέρας πραγματείας περὶ τῶν λοιπῶν τὸν λόγον ὑγιᾶ σοι παραστήσομαι, ἃ δὲ καὶ ἐξ ἄλλων ἀντιγράφων, οὐκ ἔχοντά τινα ἐξήγησιν, ἀναγκαίως ὑπέταξα.

« Avec cette deuxième partie (litt. traité, production), je t'offrirai l'explication correcte des autres (hiéroglyphes) (ou : je te livrerai sans aucune modification/corruption le livre sur les autres [hiéroglyphes]), et ceux qui viennent d'autres copies où ils n'avaient pas d'exégèse, j'ai jugé nécessaire de les ajouter en appendice. »

Aussi la critique moderne s'est-elle convaincue qu'au livre I, qui serait d'Horapollon, Philippe aurait ajouté un livre II. De fait, ce livre II est bien différent du premier et composé lui-même de deux parties très hétérogènes, auxquelles semble faire allusion la phrase introductive. La situation peut être ainsi résumée :

48. Διὸ καὶ ὁ ποιητής· “οἰνοβαρές, κυνὸς ὄμματ' ἔχων, κραδίην δ' ἐλάφοιο” « c'est pourquoi le Poète a dit : “Ivrogne, qui as des yeux de chien et un cœur de biche” (*Il.*, I, 225) ».

49. Cf. ci-après, § 2.4 (« Philippe et le livre II »)

50. *Hier.* I, 35 : Καὶ τὸν χρονίως δὲ ἀπὸ ξένης ἐπιδημοῦντα δηλοῦντες, πάλιν φοίνικα τὸ ὄρνειον ζωγραφοῦσιν. οὗτος γὰρ εἰς Αἴγυπτον, ἐπὶ ἂν ὁ χρόνος τοῦ μοιριδίου αὐτὸν καταλαμβάνειν μέλλῃ, διὰ πεντακοσίων ἐτῶν παραγίνεται, καὶ ἀποδοῦς, ἐὰν φθάσῃ, ἐντὸς τῆς Αἴγυπτου τὸ χρεῶν, κηδεύεται μυστικῶς « De même, pour représenter celui qui revient tardivement de l'étranger, ils peignent également l'oiseau (appelé) phénix. Car celui-ci se rend en Égypte quand vient le moment où le destin va l'atteindre, après chaque intervalle de cinq cents ans, et lorsque, dans le cas où il a devancé (le destin), il s'est acquitté (envers celui-ci) à l'intérieur de l'Égypte, on lui rend en secret les devoirs funèbres », à comparer avec Artémidore, *Oνειροκριτικά* IV, 47 : λέγουσι δὲ ἔνιοι ὅτι ὁ φοίνιξ οὐ τὸν πατέρα καταθάπτει οὐδὲ ὄλωσ ἐστὶν αὐτῷ περιῶν πατῆρ οὐδὲ ἄλλος τις τῶν προγόνων, ἀλλ' ὅταν αὐτὸν τὸ μοιρίδιον ἄγῃ, ἔρχεται εἰς Αἴγυπτον ὅθεν οὐκ ἴσασιν ἄνθρωποι κτλ. « Certains disent que le phénix n'ensevelit pas son père, et que d'ailleurs il ne lui reste ni père ni aucun autre de ses ancêtres, mais que, quand l'heure de son destin est marquée, il va en Égypte venant on ne sait d'où » (trad. A.-J. Festugière). L'emploi, peu commun, de l'adjectif substantivé τὸ μοιρίδιον au sens de « jour fatal, jour de la mort » (très marqué par Pindare) me semble trahir un écho direct.

51. Cf. THISSEN 2000, p. xii, n. 24 ; CREVATIN & TEDESCHI 2002, p. 82, n. 2, qui renvoient à BRASHEAR 1979, p. 266, comm. à la l. 2. Ce dernier donne l'édition d'un papyrus magique (*Suppl. Mag.* II 72 [= Mertens-Pack<sup>3</sup> 6003 ; LDAB 6811], 1<sup>er</sup> av./1<sup>er</sup> apr. J.-C.), probablement rédigé originellement en grec, mais qui se présente comme une traduction de l'égyptien. Voir, dans ce volume, les exemples cités par G. Agosti, p. 114 et la référence bibliographique de sa n. 22.— On relèvera, avec S. Rolet dans ce volume, p. 195, n. 49, que le manuscrit L (*Vaticanus graecus* 1144) omet la phrase mentionnant que ce traité a été traduit par Philippe. Ce manuscrit fragmentaire serait-il le reflet d'une mouture plus ancienne des *Hieroglyphica* où la fiction de la traduction n'avait pas été encore introduite?

- le livre I est constitué de paragraphes qui donnent pour chaque signifiant hiéroglyphique un ou plusieurs signifiés grecs accompagnés d'une explication justifiant le rapport signifiant/signifié. Malgré des confusions ou des déformations, la plupart des signes expliqués appartiennent bien au répertoire hiéroglyphique ou plus vaguement symbolique de l'Égypte ancienne.
- les § 1-30 du livre II ne donnent pas, sauf exception, d'explication, mais ils restent dans l'esprit assez proches du livre I.
- les § 31-119 du livre II suivent à nouveau le schéma du livre I mais les signes n'ont rien d'égyptien (sauf peut-être les deux derniers).

Ces différences ont fait l'objet d'interprétations diverses en fonction de la phrase introductive du livre II<sup>52</sup>. Mais, dans l'ensemble, un consensus s'est imposé, considérant que Philippe a ajouté le livre II constitué de deux parties hétérogènes, l'une qui serait une partie inachevée due à Horapollon (II, 1-30), l'autre un ajout de Philippe puisé à des sources non égyptiennes (II, 31-119)<sup>53</sup>. On a même envisagé une élaboration en trois temps : la rédaction en copte par Horapollon ; la traduction grecque par Philippe ; l'édition critique par une tierce personne responsable du livre II<sup>54</sup>.

Or, tout cela s'appuie sur l'identité du sujet de l'*incipit* du livre II avec Philippe dont le nom n'est donné que dans celui du livre I. Mais est-elle avérée ? J'en doute fort. L'introduction du livre II, écrite à la première personne, fait suite à la conclusion du livre I qui ne peut être que de l'auteur même du traité, qui calibre son œuvre en livres<sup>55</sup>. Rien dans le texte n'autorise à attribuer à Philippe la remarque éditoriale qui ouvre le livre II et à en faire l'éditeur du livre composé par Horapollon<sup>56</sup>.

De deux choses l'une, soit la traduction est une pure fiction comme nous l'avons vu – et, dans ce cas, il n'y a pas lieu d'attribuer à Philippe une quelconque intervention dans l'élaboration de ce traité dû à Horapollon –, soit l'on doute de l'attribution de ce traité à Horapollon – et, dans ce cas, Philippe pourrait bien être l'auteur qui se serait caché derrière

52. Pour DONADONI 1936, la séquence *περὶ τῶν λοιπῶν (...) παραστήσομαι* concernerait les § 31-119 du livre II qui seraient un ajout personnel de Philippe « à la manière de », tandis que la séquence *ἃ δὲ καὶ ἐξ ἄλλων ἀντιγράφων, οὐκ ἔχοντά τινα ἐξήγησιν, ἀναγκαίως ὑπέταξα* désignerait les § 1-30 du livre II qui seraient une partie laissée inachevée par Horapollon que Philippe aurait incluse telle quelle en la traduisant en grec. Pour SBORDONE 1940, p. xlix-l, la séquence *περὶ τῶν λοιπῶν (...) παραστήσομαι* désignerait II, 1-30 tandis que *ἃ δὲ καὶ ἐξ ἄλλων ἀντιγράφων, οὐκ ἔχοντά τινα ἐξήγησιν, ἀναγκαίως ὑπέταξα* concernerait II, 31-119 (mais je ne comprends pas l'explication que Sbordone donne de l'absence d'*ἐξήγησις*).

53. Il y a un indice purement formel, comme me le fait remarquer Gianfranco Agosti, qui distingue très objectivement le livre I du II, c'est l'emploi du *δέ* entre les divers hiéroglyphes : cette particule de liaison est presque systématique dans le livre I – ce qui incite à penser que le texte original n'était pas segmenté par des sous-titres (sur les sous-titres, qui prennent une forme différente selon les branches de la tradition, cf., dans ce volume, S. Rolet, p. 187-189) – alors qu'elle est presque toujours absente dans le livre II (même aux § 1-30).

54. CAPRARA 1998, p. 25.

55. *Hier.* I, 70 : Ἰκανῶν δὲ καὶ ἄλλων ὑπαρχόντων σημείων ἐν τῇ τῶν κροκοδείλων φύσει, αὐτάρκη τὰ δόξαντα ἐν τῷ πρώτῳ συγγράμματι εἶπεῖν « Bien qu'il existe encore d'autres symboles appropriés, empruntés à la nature des crocodiles, ceux qu'il nous a semblé bon de décrire dans ce premier traité peuvent déjà suffire ».

56. On pourrait aussi tirer argument de l'usage de la première personne, en *Hier.* II, 9, qui semble impliquer que c'est l'auteur et non un compilateur plus tardif qui est responsable de cette partie : Ὅσφον ἢ στάσιν ἀνθρώπου βουλόμενοι ζωγραφεῖν, τὸ νωτιαῖον ὁστοῦν γράφομεν « Voulant peindre les lombes ou la stabilité chez l'homme, nous dessinons l'épine dorsale ». Un éditeur n'interviendrait pas ainsi dans le texte, sauf à se faire passer pour l'auteur (mais alors il aurait évité de se mettre à découvert par le tour subjectif du titre du livre II). J'inclinerais néanmoins à penser que c'est, sinon une inadvertance du responsable du livre II, du moins une corruption du texte. Partout ailleurs, en effet, la pratique de l'écriture hiéroglyphique est présentée sous l'angle de l'altérité (« Lorsqu'*ils* veulent figurer ..., *ils* dessinent ... »).

le rôle secondaire de traducteur<sup>57</sup>. Or une lecture attentive des *Hieroglyphica*, même en se limitant au livre I qui paraît le plus authentique, ne peut manquer de plonger son lecteur dans des doutes abyssaux sur la paternité d'Horapollon (aussi bien le Jeune que l'Ancien). Voici quelques-unes des raisons qui alimentent ces doutes.

### 2.5. Les déficiences formelles

On est frappé par l'indigence formelle de ce traité, qu'on ne peut systématiquement mettre sur le compte des accidents de la tradition manuscrite<sup>58</sup>. Outre le manque criant d'une introduction, les défauts de la structure n'ont pas été sans étonner les critiques. On peine à déceler un classement cohérent<sup>59</sup>. Les liaisons entre chapitres<sup>60</sup> sont motivées soit par le signifié – ainsi le livre I commence par une série de chapitres dévolus aux quelques grands concepts astronomiques (*Hier.* I, 1-5 : éternité, univers, année, mois, année en cours) interrompue par *Hier.* I, 6 consacré aux divers sens du faucon –, soit parfois par le signifiant – par exemple, la suite *Hier.* I, 46 (virilité et tempérance signifiées par un taureau)/I, 47 (ouïe signifiée par une oreille de taureau)/I, 48 (membre viril d'un homme prolifique signifié par « un bouc et non pas un taureau »), où le taureau est le dénominateur commun, même de façon négative, aboutissant à des suites hétérogènes de signifiés (virilité/ouïe). Certains chapitres dupliquent des chapitres antérieurs<sup>61</sup>. À l'intérieur des chapitres, l'ordre des signifiés n'est pas toujours respecté<sup>62</sup>. On trouve enfin des parties entières qui sont redondantes, hors sujet ou en contradiction avec le reste<sup>63</sup>.

57. Auteur qui, de toute façon, aurait cousu ensemble des matériaux disparates étant donné la différence d'esprit entre le livre I et la majeure partie du livre II.

58. S'il est bien vrai que le texte dont nous disposons donne par endroits des signes manifestes de corruption (un exemple est donné dans ce volume par A. Ricciardetto, p. 134-137 avec *Hier.* I, 21), cet argument n'explique pas toutes les anomalies dont il va être question et ne doit pas nous rendre aveugles sur les faiblesses intrinsèques de cette œuvre qu'une tradition manuscrite chaotique ne peut à elle seule expliquer. Je ne partage donc pas l'avis de LEAL 2014, p. 42 : « this work, like so many others, was subject to the vicissitudes of the manuscript tradition, thus implying that copyists, ignorant of the original meaning (and faced with its complexity), would be apt to corrupt the text. Even though this information is not new, and perhaps obvious, it is important to bear it in mind when reading some of the judgments made elsewhere about the “quality” of *Hieroglyphica's* text ». Pour un bilan des jugements négatifs sur Horapollon, cf. SBORDONE 1940, p. ix-x.

59. SBORDONE 1940, p. xliv-xlv : « Riassumendo, si conclude che i settanta capitoli del libro primo sono legati tra loro da numerosa analogie, per le quali possono raggrupparsi in tante serie o sezioni omogenee; tuttavia ciò non significa che l'autore seguisse costantemente un criterio sistematico ».

60. Cf. SBORDONE 1940, p. xl-xliv.

61. Ainsi *Hier.* I, 66 répète, avec des éléments explicatifs plus détaillés, I, 4 (voir aussi 8 et 10). Il ne peut s'agir d'un accident de la tradition puisque l'auteur fait allusion au fait qu'il en a déjà parlé (καθὸ καὶ πρόκειται). C'est là une maladresse de composition à moins qu'on ait affaire à une scorie d'une rédaction antérieure mal échenillée par l'auteur. On pourrait avoir ce type de phénomène avec *Hier.* I, 39 et 40 : la présence des mots ἡ ἀρχήν, ἡ δικαστήν dans l'introduction de I, 39, athétisés par les éditeurs comme une contamination de I, 40, pourrait également appartenir à une version antérieure où les deux chapitres n'en formaient qu'un puisque le signifiant est dans les deux cas le chien. Voir aussi *Hier.* I, 11 où la séquence μητέρα οὖν θέλοντες σημεῖναι, γῦπα ζωγραφοῦσι· μήτηρ γάρ ἐστι θηλυκοῦ ζῴου est partiellement redondante avec le début de ce chapitre (μητέρα μὲν, ἐπειδὴ ἄρρεν ἐν τούτῳ τῷ γένει τῶν ζῴων οὐχ ὑπάρχει) mais elle comporte une précision (θηλυκοῦ ζῴου) qui semble prouver qu'elle est originale quoique peut-être corrompue (cf. ci-dessous, p. 105).

62. *Hier.* I, 11 : Μητέρα δὲ γράφοντες, ἢ βλέψιν, ἢ ὄριον, ἢ πρόγνωσιν, ἢ ἐνιαυτόν, ἢ οὐρανίαν, ἢ ἐλεήμονα, ἢ Ἀθηνᾶν, ἢ Ἥραν, ἢ δραχμᾶς δύο, γῦπα ζωγραφοῦσι « Lorsqu'ils veulent écrire la mère, la vue, la limite, la prescience, l'année, la (voûte) céleste, le miséricordieux, Athéna, Héra, ou deux drachmes, ils peignent un vautour ». Or l'ordre suivi dans le reste du chapitre est : Μητέρα, βλέψιν, ὄριον, πρόγνωσιν, ἐνιαυτόν, ἐλεήμονα, Ἀθηνᾶν et Ἥραν, οὐρανίαν, δραχμᾶς δύο.

63. Cf. ci-dessous, § 2.6 (« Les faiblesses du contenu »).

Outre la composition maladroite, c'est plus globalement l'expression qui se fait remarquer par sa gaucherie : elle est non seulement plate, mais aussi lourde (on signalera l'emploi des possessifs totalement superfétatoires dans la langue du <sup>v</sup> siècle<sup>64</sup>), souvent embarrassée<sup>65</sup>, n'évitant pas les répétitions<sup>66</sup>, voire les incorrections<sup>67</sup>. Un grammairien aussi réputé qu'Horapollon se serait-il exprimé ainsi<sup>68</sup>? Même la pétition dont il a été question plus haut<sup>69</sup>, adressée à un fonctionnaire local, est écrite dans un bien meilleur grec alors même qu'il ne s'agit pas d'un texte destiné à la postérité!

64. Par exemple, *Hier.* I, 16 (ἐν τοῖς ὕδρολογίοις αὐτῶν avec un réfléchi non enclavé); 54 (τοῖς ἰδίους περοῖς, τῷ ἑαυτοῦ ὠά, τὰ ἑαυτοῦ περά); etc.

65. Voir, par exemple, le passage concernant la clepsydre en I, 16 : διόπερ οὐκ ἀλόγως ἐν τοῖς ὕδρολογίοις αὐτῶν Αἰγύπτιοι κυνοκέφαλον καθήμενον γλύφουσιν, ἐκ δὲ τοῦ μορίου αὐτῷ ὕδωρ ἐπιρρέον ποιοῦσιν, ἐπεὶ, ὡσπερ προεῖπον, τὰς τῆς ἡμερίας δώδεκα σημαίνει ὥρας· ἵνα δὲ μὴ εὐρύτερον τὸ ὕδωρ <ἐξ αὐτομάτου> κατασκευάσματος ὑπάρχη, δι' οὗ [τὸ ὕδωρ] εἰς τὸ ὄρολόγιον ἀποκρίνεται, μηδὲ πάλιν στενότερον, (ἀμφοτέρων γὰρ χρεῖα, τὸ μὲν γὰρ εὐρύτερον, ταχέως ἐκφέρειν τὸ ὕδωρ, οὐχ ὑγιῶς τὴν ἀναμέτρησιν τῆς ὥρας ἀποτελεῖ, τὸ δὲ στενότερον, κατ' ὀλίγον καὶ βραδέως ἀπολύον τὸν κρουνόν), ἕως τῆς οὐράς τρύμα διείραντες, πρὸς τὸ ταύτης πάχος σίδηρον κατασκευάζουσι πρὸς τὴν προκειμένην χρεῖαν « Aussi n'est-ce pas sans raison que les Égyptiens sculptent sur leurs clepsydes un cynocéphale assis et font couler l'eau de son membre, car, comme je l'ai dit plus haut, il indique les douze heures de l'équinoxe. Mais afin que le (filet d')eau ne soit ni trop large ni trop mince en sortant de cet appareil <automatique> grâce auquel l'eau donne la mesure du temps – car on a besoin des deux (filets différents) étant donné que, s'il est trop large, il évacue l'eau trop rapidement et ne donne pas exactement la mesure de l'heure, et s'il est trop mince, il épuise petit à petit et lentement le réservoir – ils font passer jusqu'à la queue un canal capillaire et ils adaptent à l'épaisseur de celui-ci, d'après la nécessité du moment, une (aiguille de) fer ». Ou celui concernant le phénix en I, 35 (cité plus haut à la n. 50). On pourrait citer de nombreux passages d'expression peu claire ou maladroite.

66. Par exemple, *Hier.* I, 5 : Ἔτος τὸ ἐνιστάμενον γράφοντες, τέταρτον ἀρούρας γράφουσιν. ἔστι δὲ μέτρον γῆς ἡ ἄρουρα πηχῶν ἑκατόν· βουλόμενοι τε ἔτος εἰπεῖν, τέταρτον λέγουσιν κτλ. « Quand ils veulent écrire l'année en cours, ils écrivent le quart d'une aroure. L'aroure est une mesure de superficie équivalant à cent coudées. Quand ils veulent dire "l'année", ils disent "le quart" (...) » (mais cf. n. 83 pour une explication de cette répétition, qui n'enlève cependant rien à la lourdeur de l'expression). Signalons aussi de maladroites lapalissades comme en *Hier.* I, 8 : διὸ καὶ πᾶσαν θήλειαν τῷ ἀνδρὶ πειθομένην Αἰγύπτιοι Ἀφροδίτην καλοῦσι, τὴν δὲ μὴ πειθομένην οὐχ οὕτω προσαγορεύουσι « C'est pourquoi les Égyptiens appellent "Aphrodite" toute femme soumise à son mari, mais ne désignent pas ainsi celle qui n'obéit pas »; on ne voit pas ce que cette dernière séquence ajoute au sens.

67. En *Hier.* I, 2, la construction μὲν ... δέ semble être bancal : au mieux μὲν pourrait fonctionner avec le δέ de τῷ δὲ ὡς τροφή χρῆσθαι (les particules sous-tendant les deux éléments constitutifs de la description du hiéroglyphe), mais il y aurait une dissymétrie syntaxique sans compter l'insertion d'une longue parenthèse qui vient détruire les effets du balancement; en I, 3, le διόπερ est curieux, équivalant à διὰ ταῦτα, probablement sous l'influence de διό, qui a pris un sens affaibli de conjonction de coordination consécutive (« raison pour laquelle » > « c'est pourquoi » > « pour cette raison »); en I, 8, la construction de γεννάται τε περιτετμημένος, ἦν καὶ οἱ ἱερεῖς ἐπιτηδεύουσι περιτομήν, « il naît circoncis et les prêtres pratiquent également la circoncision », semble fautive ou, à tout le moins, bancal : on voit mal à quoi περιτομήν (antécédent attiré dans la relative) peut se rapporter dans la principale; etc.

68. Cf., par exemple, ce que dit Zacharie de ses talents de grammairien (KUGENER 1904, p. 14, cité ci-dessus n. 14) alors même que ses convictions chrétiennes ne le portaient pas à surestimer les qualités du païen qu'était Horapollon. LEAL 2014, p. 46 dénie toute pertinence à la question que je pose au nom d'une corruption générale de l'œuvre et de sa traduction en grec (dont j'ai montré que c'était une fiction) : « Moreover, since the author was a distinguished grammarian, how can he be blamed for having a poor literary style? How can someone judge the literary qualities of his work after it has been corrupted, translated into bad Greek (cf. Sbordone; and Iversen 1993), rendered in an artificial language (neo-Latin), and finally translated into English? ». Dans son désir de réhabiliter coûte que coûte cette œuvre en montrant que les « *Hieroglyphica* is not only a philosophical-scriptural treatise, and the continuum of an Egyptian tradition, but also a powerful argument that could refute the iconoclastic allegations of the Christians » (p. 65), cet auteur exagère les aléas de sa transmission.

69. Cf. p. 90-91.

## 2.6. *Les faiblesses du contenu*

Mais si l'expression laisse à désirer, que dire du contenu? Sans me prononcer sur la validité de ses correspondances entre le signifiant et le signifié – qui a monopolisé la critique horapollinienne en faisant oublier le reste<sup>70</sup> – et indépendamment de l'intérêt des exégèses fournies pour chaque hiéroglyphe quant à l'histoire de la pensée religieuse, on ne peut qu'être frappé par les faiblesses du contenu sous le rapport de la démonstration et du raisonnement. Je passerai sur le choix des sujets qui est parfois intrigant (ainsi certains signifiés dont on peine à justifier l'utilité ou la légitimité<sup>71</sup>), pour me concentrer sur l'efficacité démonstrative des explications qui justifient les rapports signifiant/signifié, abstraction faite des traditions égyptiennes ou gréco-romaines dont elles procèdent plus ou moins fidèlement : force est de reconnaître que les raisonnements qu'impliquent les exégèses horapolliniennes n'évitent pas

70. On trouvera des statistiques et un diagramme sur les hiéroglyphes du livre I et du début du livre II considérés comme authentiques car corroborés par les textes égyptiens chez LEAL 2014, p. 63 : 107 seraient attestés (62 %), 49 conjecturaux (29 %) et 16 non attestés (9 %). Selon les calculs de CREVATIN & TEDESCHI 2002, p. 21, sur 162 hiéroglyphes du livre I et du livre II 1-30 et 118, « l'interpretazione è (più o meno) vera in circa 90 casi, ossia nel 57 % del totale ».

71. *Hier.* I, 34 (« une âme qui demeure longtemps ici-bas »), 35 (« celui qui revient tardivement de l'étranger »), 63 (« un roi qui ne règne pas sur le monde entier, mais (seulement) sur une partie »). Le livre II regorge de signifiés étranges ou absurdes – indice que ce livre découle d'une autre strate rédactionnelle et/ou d'une source différente – : II, 34 (« l'absence de fourmis »), 41 (« un homme atteint de fièvre par l'action des rayons solaires et qui meurt de cela »), 46 (« un homme qui se soigne lui-même suivant (les indications d')un oracle »), 48 (« un homme qui n'a pas de bile, mais qui la reçoit de quelqu'un d'autre »), 49 (« un homme habitant en sécurité dans une ville »), 50 (« un homme débile qui est poursuivi par un autre »), 51 (« un homme qui fuit auprès de son propre patron et qui n'est pas aidé »), 52 (« un homme faible et agissant avec témérité »), 54 (« un homme qui est séduit par la danse et par le son de la flûte »), 56 (« un roi qui vit solitaire et qui n'a pas de commisération en cas de malheur »), 61 (« un homme outragé par de fausses accusations et qui en est devenu malade »), 62 (« un homme qui <n> est <pas> brûlé par le feu »), 65 (« un homme qui se fait du tort en se mutilant lui-même »), 66 (« un homme qui lègue ses biens à un fils qu'il déteste »), 75 (« un homme en colère ramené à la raison par le feu »), 76 (« un homme pris de fièvre et se guérissant lui-même »), 79 (« un homme qui fait périr les moutons et les chèvres »), 81 (« un homme rapace <et> inerte »), 83 (« un homme qui au moment de sa naissance est d'abord difforme, mais qui dans la suite devient beau »), 84 (« un homme fort et flairant ce qui (lui) est utile »), 87 (« un homme dont les mouvements sont rapides, mais qui se meut d'une manière inconsidérée et irréfléchie »), 93 (« un homme à qui le raisin a fait du mal »), 101 (« un homme impudent et qui a la vue perçante »), 105 (« un homme qui a misérablement consommé les choses utiles et inutiles »).

l'incohérence<sup>72</sup> ou la contradiction<sup>73</sup>, voire l'absurdité<sup>74</sup>. Ces incohérences peuvent parfois procéder, lorsqu'on y regarde de près, d'une mécompréhension ou d'une prise en compte

72. *Hier.* I, 23 : Ἄνθρωπον τῆς πατρίδος μὴ ἀποδημήσαντα σημαίνοντες, ὀνοκέφαλον ζωγραφοῦσιν, ἐπειδὴ οὔτε ἀκούει τινὸς ἱστορίας, οὔτε τῶν ἐπὶ ξένης γινομένων αἰσθάνεται « Voulant signifier un homme qui n'a pas quitté son pays, ils peignent un (personnage) à tête d'âne, parce qu'il n'écoute aucun récit et n'a pas idée de ce qui se passe à l'étranger » (indépendamment du contresens culturel que constitue ce chapitre et qui a poussé Thissen à athétiser le μή, on peine à comprendre ce qui justifie οὔτε ἀκούει τινὸς ἱστορίας); I, 30 : Ἀρχαιογονίαν δὲ γράφοντες, παπύρου ζωγραφοῦσι δέσμη, διὰ τούτου δηλοῦντες τὰς πρώτας τροφὰς· τροφῶν γὰρ οὐκ ἂν τις εὔροι ἢ γονῆς ἀρχήν « Voulant écrire l'antiquité d'origine, ils peignent une botte de papyrus, indiquant par là les premiers aliments. Car personne ne pourrait découvrir le début de l'alimentation ou de la génération » (γονῆς n'est pas clair); I, 56 : la conclusion (εἰς δὲ τὸ κατώτατον μέρος <τῶν σκήπτρων> ὄνυχας δύο ἵπποποτάμου, ὅπως οἱ ἄνθρωποι τοῦτο ὀρῶντες καὶ τὸν περὶ αὐτοῦ λόγον ἐπιγινώσκοντες, προθυμότεροι εἰς εὐεργεσίαν ὑπάρχωσι « À la partie inférieure <des sceptres>, il y a deux ongles d'hippopotame, afin que les hommes qui voient cela et qui connaissent ce qu'on rapporte à ce sujet, soient davantage portés à bien faire ») paraît bizarre pour illustrer le fait que les ongles d'hippopotame signifient « injustice et ingratitude ». Quant au second livre, je me limiterai à II, 9 : Ὅσφον ἢ στάτιν ἀνθρώπου βουλόμενοι ζωγραφεῖν, τὸ νοτιαῖον ὁστοῦν γράφομεν· τινὲς γὰρ λέγουσι τὸ σπέρμα ἐκεῖθεν φέρεσθαι « Voulant peindre les lombes ou la stabilité chez l'homme, nous dessinons l'épine dorsale; car certains prétendent que la semence vient de là » (on ne voit pas la cohérence de l'explication).

73. Quelques cas où le signifiant est en contradiction avec le signifié sans qu'aucune explication ne vienne aider le lecteur (contrairement à *Hier.* I, 11 : ἐλεήμονα δέ, ὅπερ δοκεῖ παρά τισιν ἐναντιώτατον ὑπάρχειν, ἐπεὶ τοῦτο τὸ ζῶον πάντα ἀναιρεῖ « (Ce hiéroglyphe signifie) le miséricordieux, ce qui semblera paradoxal aux yeux de certains, puisque cet animal tue tout », suivi de l'explication de ce paradoxe) : *Hier.* I, 39 : ὄσφρησιν δὲ καὶ γέλωτα καὶ πταρμόν, ἐπειδὴ οἱ τέλειοι σπληνικοὶ οὔτε ὄσφραίνεσθαι οὔτε γελᾶν οὔτε μὴν πτάρνυσθαι δύνανται « (Le chien représente) l'odorat, le rire et l'éternement, parce que (les chiens) qui sont gravement atteints d'hypocondrie ne peuvent ni sentir, ni rire, ni éternuer »; *Hier.* I, 48 : Αἰδοῖον δὲ ἀνδρὸς πολυγόνου δηλοῦντες, τράγον ζωγραφοῦσιν, οὐκέτι δὲ ταῦρον, ἐπειδὴ οὗτος μὲν μέχρις οὗ ἐνιαύσιος γένηται, οὐ βιβάζει· τράγος δὲ ἔβδομαῖος μετὰ τὴν γένεσιν γενόμενος ὀχεύει, ἄγονον μὲν καὶ ἄσπορον ἀποκρινόμενος σπέρμα, βιβάζει δὲ ὅμως πρῶτον τῶν ἄλλων ζῴων « Quand ils veulent représenter le membre viril d'un homme prolifique, ils peignent un bouc et non pas un taureau. Car ce dernier ne saillit pas avant d'avoir un an, tandis que le bouc s'accouple dès qu'il est âgé d'une semaine. Il n'émet, il est vrai, qu'un sperme stérile et dépourvu de germes fécondants, mais il saillit quand même plus tôt que tous les autres animaux » (on s'étonne que ce soit un animal dont le sperme est infécond qui serve à représenter le phallus d'un homme prolifique); *Hier.* I, 57 : Ἀχάριστον δὲ καὶ μάχιμον τοῖς ἑαυτοῦ εὐεργεταῖς σημαίνοντες, περιστερὰν ζωγραφοῦσιν. ὁ γὰρ ἄρσην, ἰσχυρότερος γενόμενος, διώκει τὸν ἑαυτοῦ πατέρα ἀπὸ τῆς μητρός, καὶ οὕτως αὐτὴ πρὸς γάμον μισγεται. καθαρὸν δὲ τοῦτο τὸ ζῶον ὑπάρχειν δοκεῖ, ἐπειδὴ οὐσης λοιμώδους καταστάσεως, καὶ παντὸς ἐμψύχου τε καὶ ἀνύχου νοσοδῶς διατιθεμένου <εἰς> τοὺς ἐσθίοντας, τοῦτο μόνον οὐ μεταλαμβάνει τῆς τοιαύτης κακίας, διόπερ κατ' ἐκεῖνον τὸν καιρὸν οὐδὲν ἔτερον τῷ βασιλεῖ ἐν τροφῆς μέρει παρατίθεται, εἰ μὴ μόνον περιστέρα, τὸ δὲ αὐτὸ καὶ τοῖς ἐν ἀγνείαις οὔσι, διὰ τὸ ὑπηρετεῖσθαι τοῖς θεοῖς. ἱστορεῖται δὲ ὅτι οὐ χολὴν ἔχει τοῦτο τὸ ζῶον « Quand ils veulent signifier celui qui est ingrat et animé de sentiments hostiles envers ses bienfaiteurs, ils peignent un pigeon. Car le mâle, quand il est devenu fort, chasse son père d'auprès de sa mère et contracte ainsi une union avec celle-ci. Cet animal semble être pur; car, lorsque la peste règne et que tout ce qui est animé ou inanimé est d'un effet contagieux <sur> ceux qui (en) mangent, lui seul n'est pas atteint d'un tel mal. C'est la raison pour laquelle on ne présente au roi, pendant (tout) ce temps, rien d'autre à manger que des pigeons. (L'on présente) aussi la même chose à ceux qui doivent être dans un état de pureté parce qu'ils sont au service des dieux. On rapporte que cet animal n'a pas de bile » (la partie finale καθαρὸν [...] τοῦτο τὸ ζῶον est un développement qui présente le pigeon comme pur, ce qui est positif, alors qu'il est censé symboliser l'ingratitude – une interpolation plus tardive est également possible). La contradiction est parfois inscrite dans la double valeur du signe : ainsi le faucon signifie aussi bien « hauteur » qu'« abaissement » (*Hier.* I, 6 : ὕψος ... ταπεινωσις).

74. Un exemple avec *Hier.* I, 50 : Ἀφανισμὸν δὲ δηλοῦντες, μὴν ζωγραφοῦσιν, ἐπειδὴ πάντα ἐσθίων, μιαίνει καὶ ἀχρηστοῖ. τῷ αὐτῷ δὲ σημείῳ χρώνται καὶ κρίσιν θέλοντες γράψαι. πολλῶν γὰρ καὶ διαφορῶν ἄρτων κειμένων, ὁ μὴς τὸν καθαρῶτατον αὐτῶν ἐκλεξάμενος ἐσθίει· διὸ καὶ τῶν ἀρτοκόπων κρίσις ἐν τοῖς μυσὶ γίνεται « Quand ils veulent désigner la destruction, ils peignent une souris, parce que, en mangeant toute chose, elle souille et corrompt (tout). Ils emploient le même signe lorsqu'ils veulent écrire la sélection. Car lorsque la souris a devant elle beaucoup de pains différents, elle choisit le plus pur d'entre eux et le mange; c'est pourquoi les boulangers font leur choix en s'inspirant (de la manière de faire) des souris ».

partielle des sources originales<sup>75</sup>. Tout cela est l'indice d'un compilateur peu attentif ou peu doué.

Peut-on vraiment blâmer le grand philologue Friedrich August Wolf d'avoir traité notre auteur de *lumpichter Kerl* ou Daniel Albert Wyttenbach de *compilator ineptus*<sup>76</sup>? J'ai peine à penser en tout cas que cette œuvre ait pu être écrite par l'Horapollon historique, une des gloires de la grammaire et de la philosophie alexandrines du v<sup>e</sup> siècle puisque, comme nous le racontent Damascios et Zacharie, il attire dans ses classes des étudiants venus de loin.

## 2.7. Anachronismes

Mais il y a plus grave. Horapollon écrit en *Hier.* I, 14 au sujet du cynocéphale (ou babouin) : διὸ καὶ μέχρι νῦν ἐν τοῖς ἱεροῖς τρέφονται κυνοκέφαλοι, ὅπως ἐξ αὐτῶν γινώσκηται τὸ ἡλίου καὶ σελήνης μέρος τῆς συνόδου « C'est pourquoi jusqu'à aujourd'hui on élève des cynocéphales dans les temples afin de connaître par eux le moment de la conjonction du soleil et de la lune ». Il ajoute plus loin que ces cynocéphales « sont nourris dans les temples et y sont l'objet de soins » (τούτους δὲ τρεφομένους ἐν τοῖς ἱεροῖς καὶ ἐπιμελείας τυγχάνοντας), en l'occurrence, comme le montre la suite du texte, y sont embaumés. Or de tels propos ne peuvent avoir été écrits au v<sup>e</sup> siècle : on avait alors cessé depuis longtemps de momifier ces animaux (la dernière nécropole de babouins connue est celle de Tounah el-Gebel qui ne va pas au-delà du 1<sup>er</sup> siècle<sup>77</sup>) et les temples capables d'organiser et de gérer de telles pratiques n'étaient désormais plus qu'un lointain souvenir<sup>78</sup>. Penser que ces lignes relèveraient d'une nostalgie de l'antique paganisme me semble être bien spéculatif et peu vraisemblable dans la mesure où tout lecteur un tant soit peu informé pouvait légitimement y voir une erreur. Voilà qui me paraît plutôt témoigner du recours à une source bien plus ancienne que le

75. Ainsi *Hier.* I, 49 (au sujet de l'oryx qui représente l'impureté) : διόπερ οἱ ἀρχαῖοι βασιλεῖς, τοῦ ὄροσκοῦ σημαίνοντος αὐτοῖς τὴν ἀνατολὴν, ἐπικαθίσαντες τούτῳ τῷ ζῴῳ, διὰ μέσου αὐτοῦ, ὡς τιῶν γνομόνων, τὴν τῆς ἀνατολῆς ἀκρίβειαν ἐγνώριζον « C'est pourquoi les anciens rois, lorsque l'horoscope leur signalait le lever (du soleil), se plaçaient auprès de l'animal, et tâchaient de connaître exactement le lever par son moyen, comme (on le fait) avec certains gnomons ». Horapollon confond ici le lever du soleil (pour lequel il n'était guère besoin d'avoir recours à un oryx pour l'anticiper!) et le lever héliac de Sôthis (cf. Damascios, *Vie d'Isidore, Fr. Epitoma Photiana* 102, éd. ZINTZEN 1967 = 74 F éd. ATHANASSIADI 1999, extrait de Photios, *Bibliotheca*, codex 242, 343a) : Ὁ ὄρυξ τὸ ζῶον πταρνύμενος ἀνατέλλειν διασημαίνει τὴν Σῶθιν (cf. ci-dessus, n. 33). Un autre exemple avec *Hier.* I, 55 : Εὐχαριστίαν δὲ γράφοντες, κουκουφᾶν ζωγραφοῦσι, διότι τοῦτο μόνον τῶν ἀλόγων ζῴων, ἐπειδὴν ὑπὸ τῶν γονέων ἐκτραφῆ, γηράσασιν αὐτοῖς τὴν αὐτὴν ἀναποδίδωσι χάριν· ἐν ᾧ γὰρ ὑπ' αὐτῶν ἐξετράφη τόπω, νεοσσιὰν αὐτοῖς ποιήσας, τίλλει αὐτῶν τὰ πτερὰ τροφᾶς τε χορηγεῖ, μέχρις οὗ πτεροφυήσαντες οἱ γονεῖς βοηθεῖν ἑαυτοῖς δυναθῶσιν, ὅθεν καὶ ἐπὶ τῶν θεῶν σκήπτρων κουκουφᾶ προτίμησις ἐστὶ « Quand ils veulent écrire la gratitude, ils peignent une huppe. Car c'est le seul des êtres privés de parole qui, ayant été soigné par ses parents, leur rend le même service quand ils sont devenus vieux. Elle leur prépare un nid à l'endroit où elle-même a été nourrie par eux, elle leur arrache les plumes et leur procure des aliments jusqu'à ce que les plumes des parents aient repoussé et qu'ils puissent subvenir eux-mêmes à leurs besoins. C'est pourquoi on donne la préférence à la huppe pour (orner) les sceptres des dieux ». Le texte peut paraître incohérent : pourquoi la huppe témoignerait-elle de sa gratitude filiale en arrachant les plumes à ses parents et en attendant que d'autres repoussent? La solution est dans le *Physiologus* I, 8 : Ἔστι πετεινὸν λεγόμενον ἔποψ. τὰ τέκνα τούτων, ἐν ἴδωσι τοὺς γονεῖς αὐτῶν γηράσαντας, ἐκτίλλουσι τὰς πτέρυγας αὐτῶν τὰς παλαιάς, καὶ λείχουσι τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτῶν, καὶ θάλπουσι τοὺς γονεῖς ὑπὸ τὰς πτέρυγας αὐτῶν, καὶ νεοσσοποιοῦσιν αὐτοὺς καὶ νέοι γίνονται, κτλ. Ce sont évidemment les *vieilles* plumes dont elle les débarrasse! Cela dit, j'ai bien conscience que les écarts entre les *Hieroglyphica* et ses sources, quand ils ne sont pas dus à des erreurs ou des aléas de la tradition manuscrite, peuvent être aussi volontaires ou conditionnés par un contexte culturel différent de celui des sources : cf., dans ce volume, A. Zucker, notamment p. 160-161. Mais certaines des incohérences que je relève ne me semblent pas pouvoir être expliquées par un changement de paradigme culturel.

76. Cf. introduction, p. 3.

77. Je remercie Sydney Aufrère pour cette information.

78. Cf., dans ce volume, A. Ricciardetto, p. 128-134, qui fait le point sur cette question.

rédacteur n'a pas su adapter ou actualiser comme il se devait de le faire, probablement du fait de son ignorance de la situation au moment où Horapollon était censé écrire ; il ne savait pas que les grands temples avaient cessé de fonctionner dans le courant du III<sup>e</sup> siècle<sup>79</sup> et que l'embaumement institutionnalisé d'animaux était impossible au V<sup>e</sup> siècle.

Un autre exemple d'anachronisme en sens inverse : en *Hier.* I, 40, consacré à la façon d'écrire « magistrature ou juge » (ἀρχὴν ἢ δικαστήν), Horapollon précise, au sujet du magistrat (ὁ ἄρχων), qu'« il était juge dans les temps plus anciens » (δικαστῆς ὢν ἐν τοῖς παλαιότεροις χρόνοις) : cette précision ne laisse d'étonner puisqu'au temps d'Horapollon, la justice était rendue précisément par les ἄρχοντες, autrement dit ceux qui administraient les affaires publiques, notamment et en premier lieu les gouverneurs. C'est une remarque qui n'aurait donc pu être formulée au V<sup>e</sup> siècle mais qui ne peut dater que d'une époque bien postérieure, où le pouvoir judiciaire était aux mains d'un corps de juges professionnels, indépendants des détenteurs du pouvoir politique. C'est un phénomène que n'a jamais connu l'Égypte byzantine et qui, dans l'Empire byzantin, se dessine surtout à partir du IX<sup>e</sup> siècle<sup>80</sup>.

Et ce ne sont pas là les seuls anachronismes ou aberrations trahissant le fait que l'auteur ne peut être de l'époque où est censé avoir vécu Horapollon<sup>81</sup> ni appartenir à son milieu intellectuel<sup>82</sup>.

### 3. UN PSEUDÉPIGRAPHE FONDÉ SUR UNE SOURCE ANCIENNE

La conclusion me semble s'imposer d'elle-même : les *Hieroglyphica* (quand bien même on se limite au seul livre I et peut-être au début du livre II) ne peuvent être d'Horapollon. Ils sont l'œuvre d'un compilateur maladroit, maîtrisant mal son sujet, puisant à des sources anciennes et autorisées qu'il amalgame non sans les déformer, les mutiler ou les mélanger à des éléments exogènes qui en altèrent l'esprit. Il est probablement très postérieur à l'époque d'Horapollon, ce qui rendrait compte des anachronismes que j'ai relevés, de l'emploi curieux de Νεῦλος dans le titre et du silence des sources anciennes sur des *Hieroglyphica* écrits par Horapollon. Il n'a peut-être même aucun rapport avec l'Égypte, ce qui expliquerait qu'il se sente obligé, en *Hier.* I, 5, de donner une définition de l'aroure, pourtant banale mesure de superficie dans cette province<sup>83</sup>. Il en connaissait néanmoins suffisamment sur Horapollon et son intérêt pour l'Égypte ancienne – peut-être à travers la *Vie d'Isidore* de Damascios ou la *Vie de Sévère* de Zacharie – pour penser qu'il était susceptible de se voir attribuer un traité sur les hiéroglyphes. Et il a eu raison puisqu'une grande partie de la critique moderne s'est

79. Sur le sujet, cf. BAGNALL 1988.

80. Cf. n. 89.

81. *Hier.* I, 11 est consacré au signe qui signifie « drachme » alors que cette unité monétaire n'était plus en usage depuis longtemps à l'époque d'Horapollon (le sens pondéral, qui se maintient, est ici moins probable).

82. Un païen du V<sup>e</sup> siècle aurait-il pu attribuer aux anciens Égyptiens la croyance en un monde habité divisé en 72 régions si commune dans les pères de l'Église (*Hier.* I, 14; cf. commentaire dans SBORDONE 1940, p. 39-40)? Voir aussi, n. 97, l'emploi très ambigu du terme μονογενής qui trahit une connaissance des pères de l'Église.

83. Ἔτος τὸ ἐνιστάμενον γράφοντες, τέταρτον ἀρούρας γράφουσιν. ἔστι δὲ μέτρον γῆς ἡ ἄρουρα πηχῶν ἑκατόν· βουλόμενοί τε ἔτος εἰπεῖν, τέταρτον λέγουσιν, ἐπειδὴ φασὶ κτλ. « Quand ils veulent écrire l'année en cours, ils écrivent le quart d'une aroure. L'aroure est une mesure de superficie équivalant à cent coudées. Quand ils veulent dire "l'année", ils disent "le quart"; car ils prétendent que (...) ». La séquence ἔστι (...) ἑκατόν pourrait être interprétée comme une glose insérée tardivement, mais je crois préférable d'y voir une parenthèse de l'auteur qui, pour atténuer l'interruption que constituait cette incise, s'est laissé aller à une répétition (βουλόμενοί τε ἔτος εἰπεῖν, τέταρτον λέγουσιν). On ne peut évidemment pas exclure que l'auteur ait ajouté cette explication à destination d'un lectorat non égyptien.

laissée abuser<sup>84</sup> ! Pour ce faire, il a parfois forcé le trait en recourant à des signes apparents de paganisme (comme l'emploi de θεός pour le soleil ou la lune<sup>85</sup>) pour rendre cette attribution plus crédible<sup>86</sup>. Mais celle-ci n'est qu'une mystification.

L'auteur est-il Philippe ? Dans la mesure où la traduction, je l'ai dit, est sans nul doute une fiction, il ne serait pas déraisonnable de penser que le nom du pseudo-traducteur cache celui de l'auteur réel. Mais les tentatives d'identification de ce Philippe sont restées pour l'instant vaines<sup>87</sup> et il ne serait pas impossible que Philippe ne soit à son tour une fiction comme le suggère la traduction latine des *Hieroglyphica* par Giorgio Valla où il est identifié au philosophe du IV<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Philippe de Mégare (*Philippus Megarensis*)<sup>88</sup>.

Quel que soit son nom, peut-on au moins dater l'auteur ? S'il est selon moi très postérieur au V<sup>e</sup> siècle, à une époque, tout du moins, où l'on n'avait plus une connaissance précise de l'histoire du dernier paganisme (d'où l'anachronisme sur les babouins élevés par les prêtres), il est cependant difficile d'être plus précis<sup>89</sup>. Le fait que l'auteur a eu recours à des sources maîtrisant pour une part encore l'écriture hiéroglyphique (qui n'est plus attestée après le IV<sup>e</sup> siècle<sup>90</sup>) ne doit en tout cas pas nous faire renoncer à une datation de la période médio-byzantine. On sait en effet que les *Hieroglyphica* de Chérémon, dont nous avons vu plus haut qu'ils étaient le seul traité sur les hiéroglyphes attesté par les sources antiques<sup>91</sup>, étaient encore à la disposition de Jean Tzetzès (1110-peu après 1180), qui en cite quelques exemples dans son *Exégèse de l'Iliade*. Le passage mérite d'être cité<sup>92</sup> :

Οἱ γὰρ Αἰθίοπες στοιχεῖα γραμμάτων οὐκ ἔχουσιν, ἀλλ' ἀντ' αὐτῶν ζῶα παντοῖα καὶ μέλη τούτων καὶ μόρια· βουλόμενοι γὰρ οἱ ἀρχαιότεροι τῶν ἱερογραμματέων τὸν περὶ θεῶν φυσικὸν λόγον κρύπτειν, δι' ἀλληγορικῶν καὶ συμβόλων τοιούτων καὶ γραμμάτων τοῖς ἰδίους τέκνοις αὐτὰ παρεδίδουν, ὡς ὁ ἱερογραμματεὺς Χαϊρήμων φησί· (1) καὶ ἀντὶ μὲν χαρᾶς, γυναικα τυμπανίζουσαν ἔγραφον· (2) ἀντὶ λύπης, ἄνθρωπον τῇ χειρὶ τὸ γένειον κρατοῦντα καὶ πρὸς γῆν νεύοντα· (3) ἀντὶ συμφορᾶς, ὀφθαλμὸν δακρύνοντα· (4) ἀντὶ τοῦ μὴ ἔχειν, δύο χεῖρας κενὰς ἐκτεταμένας· (5) ἀντὶ ἀνατολῆς, ὄφιν ἐξερχόμενον ἐκ τινοῦ ὀπῆς· (6) ἀντὶ δύσεως, εἰσερχόμενον· (7) ἀντὶ ἀναβιώσεως, βάτραχον· (8) ἀντὶ ψυχῆς, ἰέρακα, ἔτι καὶ ἀντὶ ἡλίου καὶ θεοῦ· (9) ἀντὶ θηλυγόνου καὶ μητρὸς καὶ χρόνου καὶ οὐρανοῦ, γῶπα· (10) ἀντὶ βασιλείας, μέλισσαν· (11) ἀντὶ γενέσεως καὶ αὐτοφυῶν καὶ ἀρρένων, κάνθαρον· (12) ἀντὶ γῆς, βουῦν· (13) λέοντος δὲ

84. Il y eut cependant quelques résistants : cf., dans ce volume, J.-M. Mandosio, p. 216-220.

85. Cf. ci-dessus, p. 92.

86. Ce qui ne l'empêche pas de commettre des bévues : outre les anachronismes que j'ai signalés, cf. n. 82.

87. Philippe d'Orville a proposé en 1736 d'y voir le philosophe auteur d'un commentaire allégorique partiellement conservé des *Éthiopiennes* d'Héliodore mais cette identification a été depuis rejetée (TARÁN 1992, p. 204). Cf., dans ce volume, G. Agosti, p. 114.

88. Cf., dans ce volume, S. Rolet, p. 191-194. Cette découverte est du plus haut intérêt pour l'histoire du texte d'Horapollon. Dans sa contribution, S. Rolet montre par ailleurs que le texte du Pseudo-Horapollon a peut-être connu plusieurs versions.

89. *Hier.* I, 40 pourrait, comme je l'ai proposé plus haut, impliquer une datation au IX<sup>e</sup> siècle ou plus tard. Mais le texte, pris à la lettre, indique surtout qu'il a été écrit à une époque où les gouverneurs n'avaient plus de fonctions judiciaires, c'est-à-dire au mieux après le milieu du VII<sup>e</sup> siècle Or nous sommes assez mal renseignés sur le fonctionnement de la justice entre le VII<sup>e</sup> et la fin du IX<sup>e</sup> siècle qui voit se développer les juges professionnels. Je remercie Constantin Zuckerman pour la discussion que j'ai eue avec lui sur ce problème.

90. Cf. ci-dessus, n. 31.

91. Cf. ci-dessus, p. 93-94.

92. Jean Tzetzès, *Exegesis in Iliadem* I, 97, que je cite ici dans l'édition ΠΑΡΑΘΗΜΟΠΟΥΛΟΣ 2007 (= *Fr.* 12 de l'édition de Chérémon par VAN DER HORST 1987). J'ajoute des chiffres dans le texte et la traduction de façon à numéroter les divers hiéroglyphes cités par Chérémon en vue de l'analyse qui suivra.

προτομή, πᾶσαν ἀλκίην<sup>93</sup> καὶ φυλακὴν δηλοῖ κατ' αὐτούς· (14) οὐρὰ λέοντος, ἀνάγκην· (15) ἔλαφος, ἐνιαυτόν· (16) ὁμοίως καὶ ὁ φοῖνιξ· (17) ὁ παῖς, δηλοῖ τὰ αὐξάνόμενα· (18) ὁ γέρον, τὰ φθειρόμενα· (19) τὸ τόξον, τὴν ὄξειαν δύναμιν· καὶ ἕτερα μυρία.

« Les Éthiopiens<sup>94</sup>, en effet, n'ont pas de lettres dans leur écriture, mais, à la place, toutes sortes d'animaux, leurs membres et leurs parties. Dans leur désir de cacher leurs théories sur la nature des dieux, les anciens hiéroglyphes les transmettaient à leurs enfants par l'entremise de tels symboles et lettres allégoriques, ainsi que l'explique le hiéroglyphe Chérémon : (1) Pour la "joie" ils écrivaient/dessinaient une femme en train de tambouriner; (2) pour la "tristesse", un homme se tenant le menton par la main et le regard baissé à terre; (3) pour le "malheur", un œil en train de pleurer; (4) pour le "fait de ne pas avoir", deux mains vides tendues; (5) pour l'"est" (ou le "lever du soleil"), un serpent sortant d'un trou; (6) pour l'"ouest" (ou le "coucher du soleil"), le même en train d'y rentrer; (7) pour le "retour à la vie", une grenouille; (8) pour l'"âme", un faucon, utilisé aussi pour le "soleil" et "dieu"; (9) pour une "femme donnant naissance à une fille", la "mère", le "temps" et le "ciel", un vautour; (10) pour le "roi", une abeille; (11) pour la "naissance", "ceux qui s'engendrent eux-mêmes" et les "mâles", un scarabée; (12) pour la "terre", un bœuf (ou vache). (13) La partie antérieure d'un lion signifie, selon eux, "toute force/protection" et "défense"; (14) la queue d'un lion, la "nécessité"; (15) une biche ainsi qu'(16)un palmier, l'"année"; (17) un enfant signifie "ce qui croît"; (18) un vieillard, "ce qui dépérit"; (19) un arc, "la force vive". Et mille autres signes. »

On ne peut qu'être troublé par les nombreux points de contact que ce texte, malgré les déformations qu'implique nécessairement l'épitomisation de Tzetzes, présente avec les *Hieroglyphica* du Pseudo-Horapollon<sup>95</sup> :

- (8) un faucon pour « âme » (ψυχῆς), « soleil » (ἡλίου) et « dieu » (θεοῦ) = Hor., *Hier.* I, 7 : « âme » (ψυχῆς), I, 6 : « soleil » (ἡλίου), I, 6 : « dieu » (θεόν);
- (9) un vautour pour « femme donnant naissance à une fille » (θηλυγόνου) « mère » (μητρός), « temps » (χρόνου) et « ciel » (οὐρανοῦ) = Hor., *Hier.* I, 11 : « mère » (μητέρα), « année » (ἐνιαυτόν), « ciel » (οὐρανίαν/οὐρανόν). Il est intéressant de noter que le premier sens que donne Chérémon se retrouve dans une partie athétisée (car jugée par les éditeurs redondante) d'*Hier.* I, 11 : [μητέρα οὖν θέλοντες σημῆναι, γῦπα ζωγραφουσι· μήτηρ γάρ ἐστι θηλυκοῦ ζώου] « Or, voulant signifier la mère, ils peignent un vautour, car il est *la mère d'animaux femelles* ». Quoique probablement perturbé, le texte n'en semble pas moins dériver de Chérémon;

93. La leçon des manuscrits ἀρχίην (retenue par PΑΡΑΤΗΜΟΡΟΠΟΥΛΟΣ 2007) doit être corrigée en ἀλκίην comme le montre bien le parallèle horapollinien (éd. VAN DER HORST 1987, p. 63, n. 22) et Clément, *Stromates* V, 7, 42, 3 (ἀλκῆς μὲν καὶ ῥόμης σύμβολον αὐτοῖς ὁ λέων). Sur le sens de ce terme, ambigu chez Chérémon mais univoque chez Horapollon, cf. n. 98.

94. L'origine éthiopienne des hiéroglyphes égyptiens est une croyance bien attestée par Diodore, *Bibliothèque historique* III, 3, 4-5. Voir la bibliographie rassemblée par VAN DER HORST 1987, p. 62, n. 3.

95. Sur les rapports entre Chérémon et Horapollon, cf. S. Aufrère dans ce volume, p. 73-81, qui adopte une position plus réservée sur une possible filiation entre les *Hieroglyphica* de Chérémon et d'Horapollon, sous-estimant selon moi les convergences textuelles entre ces deux textes. SBORDONE 1940, p. xlix, évoquait déjà l'hypothèse d'une dette d'Horapollon envers Chérémon, sans la développer. Van der Horst va même jusqu'à inclure *Hier.* I, 3, 6, 7, 10, 11, 18, 19, 25, 36, 44, 62 et II, 21 dans son édition de Chérémon (*Fr.* 25 D(ubia)), suivant l'opinion de son prédécesseur H. R. Schwyzer tout en écrivant que « it should be stressed that there is no proof what so ever that these passages do derive from Chaeremon » (VAN DER HORST 1987, p. 72).

- (10) une abeille pour « roi » (βασιλέως) ≈ Hor., *Hier.* I, 62 : « un peuple qui obéit à son roi » (λαὸν πρὸς βασιλέα πειθήνιον), mais la suite montre que c'est en fait le roi que symbolise l'abeille : αἰνίττονται δὲ ἐκ τῆς τοῦ μέλιτος <χρηστότητος καὶ> ἐκ τῆς τοῦ κέντρου τοῦ ζῶου δυνάμεως <τὸν βασιλέα> χρηστὸν εἶναι ἅμα καὶ εὐτόνον « Étant donné <la bonté> du miel et la force du dard de cet animal, ils laissent (ainsi) sous-entendre que <le roi> est clément mais en même temps énergique »<sup>96</sup>;
- (11) un scarabée pour « naissance » (γενέσεως), « ceux qui s'engendrent eux-mêmes » (αὐτοφυῶν) et « mâles » (ἄρρένων) = Hor., *Hier.* I, 10 : « ce qui naît seul » (μονογενές au sens d'αὐτογενές, synonyme d'αὐτοφυές, comme l'indique la suite du texte<sup>97</sup>), « naissance » (γένεσις), « homme/mâle » (ἄνδρα);
- (13) la partie antérieure d'un lion pour « toute force/protection »<sup>98</sup> et « défense » = Hor., *Hier.* I, 18 : « force » (ἀλκή);
- (16) un palmier pour « année » (ἐνιαυτόν) = Hor., *Hier.* I, 3 : « année » (ἐνιαυτόν).

Ces points de contact ne tiennent pas seulement à la coïncidence des signifiants et des signifiés, mais aussi à l'ordre des signifiés qui est parfois identique (ainsi (9)) et semble conforter une dérivation directe plutôt qu'une rencontre contingente due à la véracité des équivalences, bien démontrée par les sources égyptologiques<sup>99</sup>.

Aussi, malgré les différences<sup>100</sup>, est-on tenté de se demander si Chérémon ne serait pas une des sources – et probablement la principale pour le livre I puisque c'est la seule connue par la tradition ancienne – ayant servi, combinée à des matériaux exégétiques remontant à la fin de l'Antiquité, à l'élaboration des *Hieroglyphica* du Pseudo-Horapollon à une époque tardive<sup>101</sup>.

96. Sur cette explication, qui se retrouve chez Ammien Marcellin, cf. ci-dessous, n. 101. On pourrait bien avoir là un exemple de plus de la maladresse ou de l'inconséquence avec laquelle le rédacteur des *Hieroglyphica* a rapiécé les sources dont il s'est inspiré : *Hier.* I, 62 semble en effet amalgamer deux sources qui donnent à l'abeille des sens différents.

97. Μονογενές μὲν ὅτι αὐτογενές ἐστι τὸ ζῶον. L'emploi du mot μονογενής (qui signifie normalement « engendré seul », d'où « unique ») dans le sens de « qui s'engendre lui-même » trahit une culture chrétienne comme l'a bien montré SBORDONE 1940, p. 19-22, auquel il faut ajouter JELGERSMA 1942 (cité par VAN DE WALLE & VERGOTE 1943, p. 49). C'est un nouvel indice de la culture chrétienne de l'auteur des *Hieroglyphica* (cf. n. 82).

98. Cf. n. 93. Le mot ἀλκή désigne la force en tant qu'elle est capable de repousser un danger (cf. JOUANA 1982, p. 34-35), sens qui crée un rapport sémantique étroit avec l'autre traduction donnée par Chérémon, φυλακή. Chez Horapollon, ἀλκή est pris dans le sens de « vigueur, force » (Ἀλκὴν δὲ γράφοντες, λέοντος τὰ ἔμπροσθεν ζωγραφουσί, διὰ τὸ εὐσθενέστερα αὐτῷ ὑπάρχειν ταῦτα τὰ μέλη τοῦ σώματος).

99. Je renvoie au commentaire de VAN DER HORST 1987, p. 62-63, qui intègre les acquis de la philologie égyptienne, notamment des textes ptolémaïques.

100. Le hiéroglyphe (7) donne un sens différent de celui proposé par Horapollon : une grenouille pour « retour à la vie » ≠ Hor., *Hier.* I, 25 : « un homme non formé » (ἄνθρωπον ἄπλαστον). Cf. SBORDONE 1940, p. 68-70 sur cette divergence. On peut aussi s'étonner que le hiéroglyphe (12) de Chérémon (bœuf = « terre »), qui se retrouve chez Plutarque, *Isis et Osiris*, 39, 366e et Clément d'Alexandrie, *Stromates* V, 7, 42, soit absent d'Horapollon; mais il peut avoir été omis, comme d'autres signes, par le compilateur des *Hieroglyphica*.

101. L'hypothèse selon laquelle les *Hieroglyphica* d'Horapollon dériveraient de Chérémon pourrait expliquer aussi les points de rencontre entre ceux-ci et les deux hiéroglyphes que décrit Ammien Marcellin, *Res gestae* XVII, 4, 11 : (1) le vautour, auquel Ammien ne donne pas exactement le même sens que chez Horapollon, mais pour lequel est avancée la même explication : *per vulturem naturae vocabulum pandunt, quia mares nullos posse inter has alites inveniri rationes memorant physicae* « par le vautour, ils expriment le mot *nature*, parce que les sciences naturelles nous apprennent qu'on ne peut trouver aucun mâle dans cette espèce » ≈ Hor., *Hier.* I, 11, μητέρα μὲν, ἐπειδὴ ἄρρεν ἐν τούτῳ τῷ γένει τῶν ζῴων οὐκ ὑπάρχει « (Ils expriment par un vautour) la mère, parce qu'il n'existe pas de mâle dans cette espèce d'oiseaux » [à noter que les signifiés ne sont pas si différents entre les deux auteurs, puisque *natura* est à prendre probablement au sens d'*organe de reproduction* (en l'occurrence femelle), calque du grec φύσις; un des sens que donne Chérémon pour le vautour, « femme donnant naissance à une fille », permet de faire la liaison entre Ammien et Horapollon]; (2) l'abeille, pour laquelle, là encore, les explications d'Ammien et

Les § 31-119 du livre II ont-ils été ajoutés à l'occasion par ce dernier ou témoignent-ils d'une phase encore ultérieure? L'introduction du livre II semble orienter vers la première solution. Quoi qu'il en soit, une datation récente pourrait expliquer aussi le faciès très tardif de la tradition du texte (le plus ancien manuscrit datant du XIV<sup>e</sup> siècle).

On aurait pu garder le nom de Chérémon pour cette nouvelle version des *Hieroglyphica*. Mais son rédacteur a probablement préféré à cet anthroponyme platement grec celui d'Horapollon, qui ancrerait l'œuvre dans le milieu du dernier paganisme et qui, par l'équivalence qu'il affiche entre un dieu égyptien et grec (Horus = Apollon), apportait non seulement une touche d'égyptianité de bon aloi, mais surtout résumait à lui seul le programme de l'ouvrage, celui de donner l'équivalence grecque de signes égyptiens. Il inventa également la fiction d'une traduction dont le caractère invraisemblable ne pouvait plus être perçu si longtemps après.

Cette hypothèse dépouille certes l'Antiquité du seul traité sur les hiéroglyphes qui nous soit parvenu, mais il faut reconnaître qu'elle résout bien des difficultés que cette œuvre suscite et qui n'ont cessé d'embarrasser la recherche horapollinienne. D'ailleurs, le bilan n'est pas si négatif : s'il faut bien y voir une production tardive, les *Hieroglyphica* n'en conserveraient pas moins les bribes d'une source perdue, bien plus ancienne que ce que l'on croyait et mieux informée que ne pouvait l'être un Grec du V<sup>e</sup> siècle vivant dans un monde où l'antique écriture hiéroglyphique n'était désormais plus qu'un lointain souvenir. Mais ils agrègent aussi des matériaux d'un autre genre, nourris de spéculations symboliques puisées à diverses traditions, qui ne manqueront pas, en Occident dès la fin du Moyen-Âge, d'entretenir tout un imaginaire égyptophilique de plus en plus envahissant, donnant à cette œuvre une seconde vie.

#### BIBLIOGRAPHIE

ATHANASSIADI P. 1999, *Damascius. The Philosophical History*, Athens.

BAGNALL R. S. 1988, « Combat ou vide : christianisme et paganisme dans l'Égypte romaine tardive », *Ktèma* 13, p. 285-296.

d'Horapollon concordent : *perque speciem apis mella conficientis indicant regem moderatori cum iucunditate aculeos quoque innasci debere his signis ostendentes* « et par l'image de l'abeille en train de faire du miel, ils désignent le roi, montrant par ce signe qu'un chef doit conjuguer de façon innée douceur et aiguillon » = *Hier.* I, 62 αἰνιπτονται δὲ ἐκ τῆς τοῦ μέλιτος <χρηστότητος καὶ> ἐκ τῆς τοῦ κέντρου τοῦ ζῆου δυνάμεως <τὸν βασιλέα> χρηστὸν εἶναι « Étant donné <la bonté> du miel et la force du dard de cet animal, ils laissent (ainsi) sous-entendre que <le roi> est clément mais en même temps énergique ». Ammien et Horapollon pourraient en effet dériver tous deux de Chérémon dont le traité a dû servir de sources à tous les auteurs postérieurs qui se sont occupés des hiéroglyphes. Il n'est pas non plus exclu – quoique le texte d'Ammien ne le dise pas expressément – que l'historien ait trouvé le sens de ces deux hiéroglyphes dans le livre d'où il tire la traduction grecque de l'obélisque du Cirque Maxime quelques paragraphes plus loin (cf. LAMBRECHT 2001). L'auteur de ce livre passait pour être un certain Hermapion jusqu'à ce que BENAÏSSA 2013 montre qu'il faut rétablir le nom d'Apion et identifier ce personnage avec le grammairien alexandrin bien connu pour avoir été la cible du *Contre Apion* de Flavius Josèphe. On notera les profils étonnamment proches d'Apion et de Chérémon (pour ce dernier, cf. BAZARNÒ 1985, VAN DER HORST 1987, p. ix-xi et FOURNET 2014, p. 602-605) : ils ont été tous les deux grammairiens à Alexandrie et ont ensuite eu une activité d'enseignement à Rome (le premier sous Tibère et Claude, le second sous Néron, dont il fut le précepteur). Ce sont tous les deux des Grecs qui se sont intéressés à l'Égypte et à ses traditions et ont composé des *Aegyptiaca* (cf. Cosmas Indicopleustès, *Topographia christiana* XII, 4, qui les cite tous les deux ensemble) et qui partageaient le même antisémitisme (ce qui leur vaut d'être critiqués par Flavius Josèphe dans son *Contre Apion*). Mais seul Chérémon passe pour avoir composé un traité sur les hiéroglyphes. S'il fallait se résoudre à faire remonter les deux hiéroglyphes d'Ammien à Apion, ce dernier aurait pu les emprunter à Chérémon, son compatriote et contemporain dont il connaissait certainement l'œuvre. Mais, je le répète, rien dans le texte d'Ammien n'oblige à cette conclusion et il est peut-être plus économique de conclure qu'Ammien s'est aidé du traité de Chérémon.

- BARZANÒ A. 1985, « Cheremone di Alessandria », *ANRW* II 32, 3, Berlin, p. 1981-2001.
- BELL H.I. 1944, « An Egyptian Village in the Age of Justinian », *JHS* 64, p. 21-36.
- BENAISSA A. 2009, « Greek Polytheophoric Names: an Onomastic Fashion of Roman Egypt », *AncSoc* 39, p. 71-97.
- 2013, « Ammianus Marcellinus *Res Gestae* 17.4.17 and the Translator of the Obelisk in Rome's Circus Maximus », *ZPE* 186, p. 114-118.
- BILLERBECK M. & NEUMANN-HARTMANN A. 2017, *Stephani Byzantii Ethnica. Volumen V, Φ-Ω. Indices*, Berlin – Boston.
- BRASHEAR W. 1979, « Ein Berliner Zauberpapyrus », *ZPE* 33, p. 261-278.
- BROCK S. & FITZGERALD B. 2013, *Two Early Lives of Severos, Patriarch of Antioch* (Translated Texts for Historians 59), Liverpool.
- CALDERINI A. 1935-1987, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*. Suppl. 1 : vol. 1, fasc. 1, a cura di A. Calderini, Cairo 1935; fasc. 2, a cura di A. Calderini, Madrid 1966; vol. 2, fasc. 1-4, a cura di S. Daris, Milano 1973-1977; vol. 3, fasc. 1-4, a cura di S. Daris, Milano 1978-1983; vol. 4 fasc. 1-4, a cura di S. Daris, Milano 1983-1986; vol. 5, a cura di S. Daris, Milano 1987.
- CAPRARA M. 1998, « Ὀραπόλλων φιλόσοφος e la σχολή di Alessandria alla fine del V secolo », *Papiri filosofici. Miscellanea di Studi* II, Firenze, p. 7-32.
- CREVATIN F. & TEDESCHI G. 2002, *Horapollon l'Égiziano. Trattato sui geroglifici* (Quaderni di AIΩN, NS 8), Napoli.
- DONADONI S. 1936, « Note sulla composizione delle Ἱερογλυφικὰ di Orapollon », *SIFC* 13, p. 293-298.
- FOURNET J.-L. 1999, *Hellénisme dans l'Égypte du VI<sup>e</sup> siècle. La bibliothèque et l'œuvre de Dioscore d'Aphrodité* (MIFA0 115), Le Caire.
- 2003, « Théodore, un poète chrétien alexandrin oublié. L'hexamètre au service de la cause chrétienne », dans D. Accorinti & P. Chuvin (éd.), *Des Géants à Dionysos. Mélanges offerts à Fr. Vian*, Alessandria, p. 521-539.
- 2012, « Homère dans les papyrus non littéraires : le Poète dans le contexte de ses lecteurs », dans G. Bastianini & A. Casanova (éd.), *I papiri omerici*, Firenze, p. 125-157.
- 2014, « Alexandrie et la fin des hiéroglyphes », dans C. Méla & F. Möri (éd.), *Alexandrie la divine*, Genève, vol. 2, p. 599-607.
- 2017, « 'Alessandria laboratorio di ogni forma di cultura' : la vita universitaria ad Alessandria nella tarda antichità », dans S. Russo (éd.), *Santa Catarina d'Egitto. L'Egitto di Santa Catarina*, Firenze, p. 29-43.
- GASCOU J. 2020, « L'oracle tardif d'Isis à Ménouthis, une fiction? », dans M. Chauveau, J.-L. Fournet, J.-M. Mouton & A. Ricciardetto (éd.), *Curiosité d'Égypte : Entre quête de soi et découverte de l'autre, de l'Antiquité à l'époque contemporaine* (École pratique des hautes études, Sciences historiques et philologiques III, Hautes études du monde gréco-romain 59), Genève, p. 65-74.
- GOULET R. 1994, « Chairémon d'Alexandrie », dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, vol. 2, Paris, p. 284-286.
- 2000, « 163 Horapollon », « 164 Horapollon de Phénébythis », « 165 Horapollon de Phénébythis », dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, vol. 3, Paris, p. 804-808.
- HAMMERSTAEDT J. 1997, « Photios über einen verlorenen Codex mit Autoren des vierten Jahrhunderts n. Chr. aus Mittel- bzw. Oberägypten », *ZPE* 115, p. 105-116.
- JELGERSMA H. C. 1942, « Bijdrage tot de kennis van de symbolische beteekenis van den Scarabaeus sacer », *Jaarbericht van het voorraziat.-egyptisch Genootschap, Ex Oriente Lux* 8, p. 608-611.
- JOUANNA J. 1982, « Sens et Étymologie de Ἀλέα (I et II) et de Ἀλκή », *REG* 95, p. 15-36.
- KASTER R. A. 1988, *Guardians of Language: The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley – Los Angeles – London.

- KUGENER M.-A. 1904, *Zacharie le Scholastique. Vie de Sévère* (Patrologia Orientalis II/2), Paris.
- LAMBRECHT B. 2001, « L'obélisque d'Hermapiion (Ammien Marcellin, *Res Gestae* XVII, 4, 17-23) », *Le Muséon* 114, p. 51-95.
- LEAL P. G. 2014, « Reassessing Horapollon: a Contemporary View on *Hieroglyphica* », *Emblematica* 21, p. 37-75.
- LENORMANT C. 1838, *Recherches sur l'origine, la destination chez les Anciens et l'utilité actuelle des Hiéroglyphes d'Horapollon*, Paris.
- LITINAS N. 2007, « Hierakapollon, the Title of Panos Polis and the Names in –apollon », *AncSoc* 37, p. 97-106.
- MARESTAING P. 1913, *Les écritures égyptiennes et l'Antiquité classique*, Paris.
- MARTINDALE J. R. 1980, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, vol. 2, Cambridge.
- MASPERO J. 1914, « Horapollon et la fin du paganisme égyptien », *BIFAO* 11, p. 163-195.
- 1916, *Papyrus grecs d'époque byzantine* (Catalogue général des Antiquités égyptiennes du musée du Caire), vol. 3, Le Caire.
- MASSON O. & FOURNET J.-L. 1992, « À propos d'Horapollon, l'auteur des *Hieroglyphica* », *REG* 105, p. 231-236.
- OSING J. 1977, « Horapollo », *LÄ* 2, col. 1275.
- PAPATHOMOPOULOS M. 2007, *Ἐξήγησις Ἰωάννου Γραμματικοῦ τοῦ Τζέτζου εἰς τὴν Ὀμήρου Ἰλιάδα*, Ἀθήναι.
- PAPATHOMOPOULOS M. & TSAVARE I. 2002, *ΟΒΙΔΙΟΥ ΠΕΡΙ ΜΕΤΑΜΟΡΦΩΣΕΩΝ ὃ μετήνευκεν ἐκ τῆς Λατίνων φωνῆς εἰς τὴν Ἑλλάδα ΜΑΞΙΜΟΣ ΜΟΝΑΧΟΣ Ο ΠΛΑΝΟΥΔΗΣ*, Ἀθήναι.
- REITZENSTEIN R. 1897, *Geschichte der griechischen Etymologika: ein Beitrag zur Geschichte der Philologie in Alexandria und Byzanz*, Leipzig.
- REQUIER J.-B. 1779, *Hieroglyphes dits d'Horapolle*, Amsterdam – Paris.
- RIGONI M. A. & ZANCO E. 1996, *Orapollo. I geroglifici* (BUR), Milano.
- ROEDER G. 1913, « Horapollon », *RE* VIII/2, col. 2313-2319.
- SBORDONE F. 1940, *Hori Apollinis Hieroglyphica*, Napoli.
- TARÁN L. 1992, « The Authorship of an Allegorical Interpretation of Heliodorus' *Aethiopica* », dans M.-O. Goulet-Cazé, G. Madec & D. O'Brien (éd.), *ΣΟΦΙΗΣ ΜΑΙΗΤΟΡΕΣ « Chercheurs de sagesse », Hommage à Jean Pépin*, Paris, p. 203-230.
- THISSEN H. J. 2001, *Des Niloten Horapollon Hieroglyphenbuch. Band I: Text und Übersetzung* (APF Beiheft 6/1), München – Leipzig.
- VAN DER HORST P. W. 1987, *Chaeremon. Egyptian Priest and Stoic Philosopher*, 2<sup>e</sup> éd. (EPRO 101), Leiden.
- VAN DE WALLE B. & VERGOTE J. 1943, « Traduction des *Hieroglyphica* d'Horapollon », *CE* 18, p. 39-89 et 199-239.
- WATTS E. 2005, « Winning the Intracommunal Dialogues: Zacharias Scholasticus' *Life of Severus* », *Journal of Early Christian Studies* 13, p. 437-464.
- WESTERFELD J. T. 2019, *Egyptian Hieroglyphs in the Late Antique Imagination*, Philadelphia.
- WILDISH M. 2018, *The Hieroglyphics of Horapollo Nilous: Hieroglyphic Semantics in Late Antiquity*, London – New-York.
- ZINTZEN C. 1967, *Damascii Vitae Isidori reliquia* (Bibliotheca Graeca et Latina suppletoria 1), Hildesheim.